



LE 18^e DU MOIS

MENSUEL D'INFORMATIONS LOCALES - N° 23 - NOVEMBRE 1996
12 FRANCS - 7 rue du Ruisseau, 75018 Paris. Tél. et fax : 01 42 59 34 10.

*Amiraux, Emile Duployé,
Deux-Nèthes, îlot Caillié...*

Y a-t-il des quartiers «oubliés» dans le 18^e ?

Page 6

CIRCULATION, TRANSPORTS: LA PAROLE EST AUX HABITANTS



Embouteillage boulevard Barbès

Voir page 3

La drogue à la Chapelle : en net recul, mais...

Page 8

Le nouveau bâtiment des Abbesses : les "contre" passent à l'offensive

Page 5

Des vendanges aussi rue Marx Dormoy

Page 5

Mon 18^e, par Henri Coindé ancien curé de la Goutte d'Or

Page 11

Des livres et des libraires

Pages 14 et 15

Ci-contre : à la
librairie
«la Vie verte»
rue Yvonne Le Tac



Thierry Nectoux

Mais où sont les cinémas d'antan ?

Page 20

Fel JO 32713 DI

Un marché au Rond-Point

«Habitante du quartier de la Porte de la Chapelle depuis vingt-cinq ans, je voudrais faire connaître une suggestion : la création d'un marché le samedi et le dimanche serait vraiment la bienvenue. Celui-ci pourrait s'installer au Rond-Point de la Chapelle et sur les trottoirs (extrêmement larges) jusqu'à la Porte de la Chapelle. La place ne manque pas. Cette création aiderait à se rencontrer les gens de cette partie du quartier une peu excentrée du cœur du 18e...»

Danièle Gondouin

Mieux vaut de ris

«Quelle a été ma surprise en lisant (dans le n° 22, page 14) votre article sur la soi-disant «Fontaine des innocents» rebaptisée Manneken-Pis, et surtout votre traduction fantaisiste de l'inscription me choqua, tant elle était pour le moins bizarre. En fait il s'agit de la «Fontaine Gauloise», érigée au square St-Pierre en 1908, et l'inscription figurant au-dessus de la fontaine est la suivante : *Mieux vaut de ris que de larmes écrire*.»

Mme Roussarie

Merci de cette précision. L'inscription est presque effacée et nous avons cru

déchiffrer : «*Dieux est de ris Que de la rose écrire*», ce qui nous paraissait, nous l'avions dit, «ésotérique» ! Quant au titre *Fontaine des innocents*, nous ne l'avons pas inventé : c'est le nom donné à cette fontaine dans un ouvrage récent (et apparemment très documenté) sur les fontaines de Paris.

Sarong ou sari

«Votre article sur le dieu Ganesh, dans votre numéro d'octobre 96, était très intéressant et assez recherché ; c'est pourquoi il est dommage que vous ayez décrit l'habit traditionnel des femmes hindoues/indiennes par l'expression «sarong coloré». La plupart des femmes indiennes (surtout les hindoues, mais pas seulement) portent le *sari*, soit à

peu près 6 mètres de tissu enroulés et pliés d'une façon très particulière. Auparavant, il existait beaucoup de styles d'enroulement et de pliage des saris suivant la région, la caste et la communauté auxquelles appartenaient les femmes. A présent il existe un style prédominant dans toute l'Inde : celui où le pan du sari retombe sur le dos en passant sur l'épaule gauche (contrairement au style *Gujrati* où le pan retombe sur la poitrine). Ne m'en veuillez pas de ma petite leçon, mais un sarong n'a rien à voir avec un sari.»

Marie-Claire Pandurkar

Vous avez raison. Si nous avions vérifié dans le dictionnaire, nous aurions vu que le sarong est «une sorte de jupon étroit porté en Malaisie».

Le 18e du mois est édité par l'Association des Amis du 18e du mois, 7, rue du Ruisseau, 75018 Paris. Tél. et fax : 01 42 59 34 10.

L'équipe de rédaction (entièrement bénévole) :

Christian Adnin, Christelle Antoine, Dan Aucante, Bernard Boudet, Noël Bouttier, Christine Brethé, Abdelhak Briki, Claire Cartier-Cottin, Bertrand Combaldieu, Jean-Marie Corvaisier, Marie Delouze, Danielle Fournier, Jacqueline Gamblin, Sylvain Garel, Donald James, B. Jamil, Chantal Juan, Marie-Pierre Larrivé, Françoise Marrié, Daniel Maunoury, Noël Monier, Thierry Nectoux, Patrick Pinter, Rose Pynson, Olivier Raynal, Silke Rotzoll, Sabadel, Jean-Yves Sparfel, Michèle Stein, Claude Thomas, Maël Vérot.

HISTOIRE

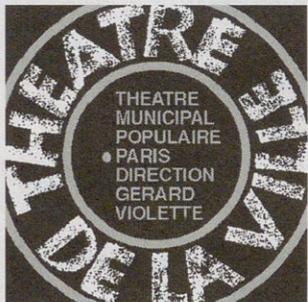
L'abondance des matières nous oblige à reporter au prochain numéro la suite de l'article sur les dessinateurs montmartrois (Willette, Caran d'Ache, Léandre, Poulbot).

PETITES ANNONCES

- Cherche à acheter logement 2 pièces, environ 40 m², quartier mairie du 18e. Tél. 01 42 54 68 27 (répondeur en cas d'absence).
- Collaboratrice du 18e du mois vend 2 pièces quartier Chapelle. Orienté soleil rue et cour. Habitable sans frais. Cuisine équipée. Salon parquet. Placards chambre et salle de bain. Tél. 01 42 64 10 51.
- Guitariste jazz bon niveau cherche musiciens (contrebasse, guitare...) pour travailler standards. Tél. 01 42 58 57 76.
- Dans le 18e, près de la mairie, cours de piano accéléré. Méthode Hoffmann, par pianiste, ancien chef d'orchestre à la Comédie Française. Cours d'harmonie classique et jazz, orchestration, composition, pour débutants complets et avancés. Tél. 01 44 92 02 95.

NOS TARIFS

10 F la ligne de 40 signes. Supplément de 50 F pour une domiciliation au journal. Pour être publiées le mois suivant, les annonces doivent nous parvenir au plus tard le 18 de chaque mois, sous les rubriques : immobilier, logement ; emploi ; ventes et achats divers ; troc ; associations ; messages personnels. Pour nos abonnés : gratuit pour «demandes de logement» et «demandes d'emploi», 50 % de réduction dans les autres rubriques.



THEATRE DE LA VILLE LES ABBESSES

31 RUE DES ABBESSES PARIS 18

UN THEATRE NEUF A MONTMARTRE

DU 18 NOVEMBRE AU 7 DECEMBRE 20H30

L'EPOUSE INJUSTEMENT SOUPÇONNEE

opéra de poche de Jean Cocteau

mise en scène Jacques Nichet

musique Valérie Stephan

création à Paris

**OUVERTURE
LE 18 NOV.**

LOC. 01 42 74 22 77 2 PL. DU CHATELET PARIS 4^e • 31 RUE DES ABBESSES PARIS 18 (A PARTIR DU 4 NOV.)

Bus, métro, autos, vélos, tramways : les habitants du 18^e sont appelés à donner leur avis

La municipalité du 18^e a lancé une enquête-questionnaire qui devrait servir à préparer un plan d'ensemble sur la circulation et les transports.

Le 18^e, terre de contrastes : on y trouve les voitures électriques du Montmartrobus (moins polluantes que les véhicules à essence), une bonne desserte globale de métro (18 stations), mais aussi l'axe rouge qui part de la porte de Clignancourt et où les bagnoles s'engouffrent et parfois piétinent par milliers, des carrefours engorgés parmi les plus pollués de Paris (portes d'Aubervilliers et de la Chapelle, place Clichy, Barbès-Rochechouart), des quartiers restés à l'écart du réseau des transports en commun (l'Évangile, Charles Hermite, porte des Poissonniers).

La réunion du Conseil de Paris le 23 novembre à l'Hôtel de Ville sera consacrée aux déplacements dans la capitale, avec les problèmes qu'ils posent : circulation, stationnement, bruit, pollution... Les représentants de la mairie du 18^e comptent y arriver avec une série de propositions.

Mais ils veulent aller plus loin. Inquiet de la progression des nuisances dues à la circulation automobile et souhaitant favoriser les transports en commun et les modes de transport non motorisés (vélo principalement), le conseil d'arrondissement a voté la création d'un «comité consultatif pour un nouveau plan de déplacements dans le 18^e». Sa première réunion a eu lieu le 15 octobre.

Une urne à la mairie pour recueillir les réponses

Ce n'est pas un comité habilité à prendre des décisions. On attend de lui qu'il fasse des suggestions et participe à l'élaboration d'un plan cohérent d'ensemble. Il regroupe des élus (représentants du conseil du 18^e, mais aussi l'adjoint au maire de Paris chargé des transports), des associations d'à peu près tous les quartiers (*Association de défense de Montmartre, association La Chapelle, Paris-Goutte d'Or, la Maison Verte, Déclit 17/18, le Petit Ney*) et des personnalités qualifiées (Yvette Chassagne, ex-présidente de la Prévention routière, Marc-Ambroise Rendu, journaliste du *Monde*, un membre de l'association Paris-Ecologie, etc.).

Dès sa première réunion, cette commission a élaboré un questionnaire destiné à la consultation des habitants sur leurs modes de transport, leurs

déplacements, ce qu'ils critiquent et ce qu'ils souhaitent. On peut se procurer le questionnaire dans le hall de la mairie, où une urne recueille les réponses - qui devraient être nombreuses. Car, estime la commission, rien d'efficace ne se fera sans la prise de conscience et la participation des citoyens.

Les principaux points noirs sont repérés

La commission va commencer par un état des lieux, à partir des réponses au questionnaire, mais aussi en auditionnant les différents acteurs des transports (RATP, SNCF, services de la Ville, etc.) qui tous ont déjà, bien entendu, effectué des enquêtes et mené leur réflexion sur la situation actuelle : fréquentation (et fréquence) des bus et métros, lieux vers lesquels convergent les déplacements (commerces, marie, écoles et lycées, hôpitaux, entreprises, etc.), nœuds de circulation et possibilités de canaliser autrement les flux, évolution de la pollution atmosphérique due aux voitures et conséquences sur la santé publique.

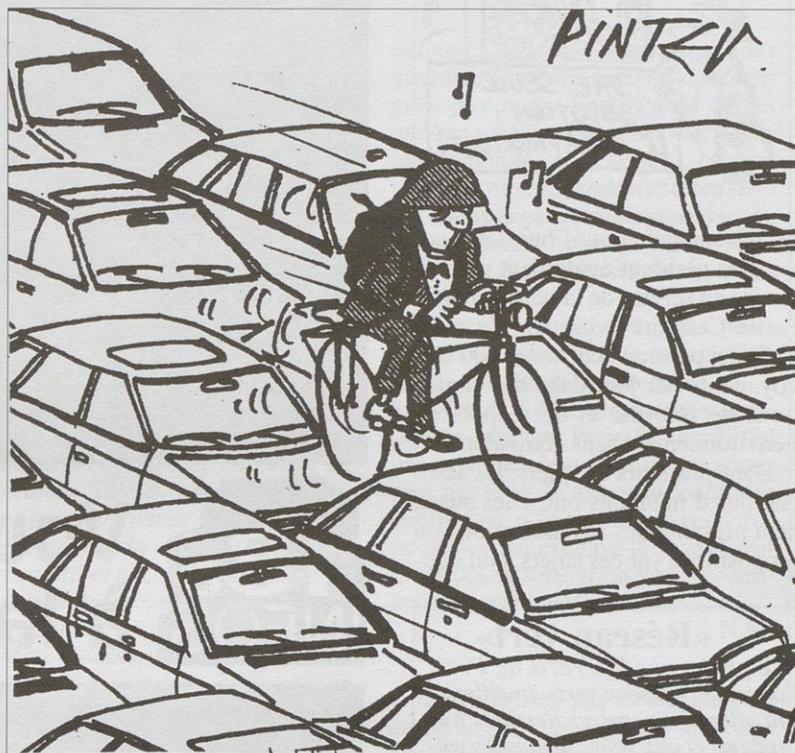
Les principaux «points noirs» sont repérés :

- les circuits touristiques sur Montmartre-Pigalle-Moulin Rouge,
- Barbès-Rochechouart et Anvers avec les commerces de tissus et vêtements,
- Château-Rouge et, les jours de marché, le boulevard de la Chapelle avec les commerces alimentaires et les problèmes de livraisons,
- les engorgements entre la place de Clichy et la porte de Saint-Ouen,
- les Puces à la porte de Clignancourt.

Ajoutons à cela que l'arrondissement est traversé de grands axes : nord-sud (Marx Dormoy - Chapelle, Barbès - Ornano, avenue de Clichy - avenue de St-Ouen) et est-ouest.

Les problèmes ne manquent pas. A certaines heures et dans certains quartiers, il ne fait pas bon ouvrir sa fenêtre : vibrations, bruit, gaz d'échappement...

La commission étudiera également les initiatives prônées par des spécialistes ou mises en œuvre dans d'autres villes : un vrai réseau de pistes cyclables, restrictions à la circulation automobile, encouragements au co-voiturage (que les gens s'organisent pour coordonner leurs trajets, de sor-



te qu'il y ait plusieurs personnes par voiture, donc moins de voitures au total). Elle tentera de faire un bilan des politiques de création ou de non-création de parkings, des «axes rouges», etc...

Pistes cyclables : le 18^e en est à... 0 kilomètre

Dans une émission de RTL, Bernard Plassait, maire adjoint de Paris, a présenté ses projets : la création de Météor avec la RATP et d'Eole avec la SNCF (dont on ne sait pas encore si l'arrêt prévu porte d'Aubervilliers sera construit), la possibilité d'un tramway sur la Petite Ceinture, des «quartiers tranquilles» (vitesse réduite à 30 km/h, restrictions au stationnement de surface, contrôles sur les livraisons par camions).

Le même jour, il annonçait 50 km nouveaux de couloirs cyclables pour 1997. Les maires d'arrondissements sont invités à proposer des itinéraires. Le 18^e, de ce point de vue, peut faire un grand bond en avant car il en est actuellement à... 0 km de piste cyclable. Le vélo, qui a du succès partout selon les enquêtes menées par la Ville de Paris, serait-il damné chez nous ?

Il faut aussi réfléchir pour améliorer la cohabitation des pistes cyclables avec la circulation automobile : les cyclistes ont l'expérience des problèmes que cela pose parfois, notamment aux carrefours.

L'idée du «réseau vert» (voir encadré page 4), lancée par les écologistes parisiens, si elle n'a pas effectué encore beaucoup de chemin auprès des élus depuis dix ans, a l'air de les intéres-

UN REGARD
DANS VOS PLACARDS
& PORTEZ DARE-DARE

CHEZ EDGARD

TOUT CE DONT VOUS AVEZ MARRE
MÊME SI CE N'EST PAS UN OBJET D'ART

LE HANGAR D'EDGARD

Ouvert du mardi au samedi, 10 h 30 à 13 h, et 15 h 30 à 19 h 30
65, rue Ramey, 75018 Paris

& ON S'Y GARE... FACILEMENT
Un cadeau vous sera offert sur présentation du journal
01 53 41 08 58

Suite de la page 3



ser davantage aujourd'hui. Les écologistes plaident également pour la remise en service de la voie ferrée de Petite Ceinture (voir 18e du mois n° 7) qui pourrait acheminer 300 000 voyageurs par jour dans des conditions de fiabilité et de respect de l'environnement sans équivalent.

Dans plusieurs quartiers, les associations d'habitants ont, elles aussi, déjà présenté des revendications ou propositions sur ces sujets. Nul dou-

«Réseau vert»

Le projet que les Verts de Paris appellent «réseau vert» émaillerait la ville d'itinéraires destinés aux piétons et aux vélos. Seules les voitures de sécurité (ambulances, pompiers, police), les livraisons à certaines heures, les voitures de service et parfois les transports collectifs pourraient accéder aux «rues vertes». Dans le 18e, celles-ci seraient essentiellement les rues Marcadet et Poissonniers, avec un quartier piétonnier autour des zones commerçantes des Abbesses et de la rue du Poteau, et des voies cyclables en site propre sur les boulevards de Clichy, de Rochechouart et de la Chapelle, ainsi que sur la rue Belliard.

te que les débats à venir seront animés. On a vu à Charles Hermite une pétition contre la création d'un couloir de bus sur le boulevard Ney ; rue du Poteau, certains se demandent si le secteur au niveau du marché Duhesme ne pourrait pas devenir zone piétonne ; sur la Butte, l'ADDM voudrait qu'on interdise aux bus de monter, mais certains commerçants disent que les restrictions existantes à ce sujet les privent d'une partie de leur clientèle ; ailleurs, on remarque que des voitures stationnent régulièrement dans les couloirs de bus sans réaction apparente des autorités, tandis que dans les rues voisines les contraventions pleuvent pour des stationnements illicites ou prolongés qui ne gênent pas réellement. Etc...

A la Goutte d'Or, il semble acquis que, comme le demandaient les associations, la plupart des rues du quartier seront classées «30 km/h» ; cette décision devrait être présentée lors de la réunion de concertation sur le secteur Château-Rouge qui doit avoir lieu le 27 novembre.

Jean-Yves Sparfel



18e INFOS Vous ne l'avez pas vu à la Fête des Vendanges



Ces images, ceux qui ont participé à la Fête des Vendanges le 5 octobre ne les ont pas vues, pour la bonne raison que ça s'était passé deux jours avant, lors des «vraies» vendanges qui ont eu lieu loin du public. Le maire de Paris et le maire du 18e avaient cependant été invités, mais pas le parrain et la marraine des Vendanges 96 (qui étaient cette année Bernard Lama, gardien de but de l'équipe de France de football, et la chanteuse Lio).

Par ailleurs, la cuvée du Clos Montmartre 1995 a eu du succès : tout est d'ores et déjà vendu. Reste à espérer que la cuvée 96, celle qui sera faite avec le raisin cueilli cette année, sera aussi bonne.



Après la récolte et la mise en cuve dans la cave de la mairie, Francis Gourdin, l'œnologue responsable de la vigne, procède aux analyses.



Vaillant et Tibéri, sécateur en main. (Mais la tenue n'est pas tout à fait celle d'authentiques vendangeurs.)

Photos Christian Adnin

Le nouveau bâtiment du Théâtre des Abbesses : les «contre» passent à l'offensive

Le bâtiment construit rue des Abbesses par l'architecte Charles Vandenhove, et qui abrite notamment le Théâtre des Abbesses, continue de susciter des controverses. L'association SOS-Abbesses, à la demande de ses adhérents, a lancé dans le quartier une pétition qui s'en prend surtout aux décors de Daniel Buren et Robert Barry.

SOS-Abbesses, rappelons-le, était née en réaction à ce projet de construction, et notamment pour s'opposer au parking souterrain de quatre niveaux. (*Le 18e du mois*, depuis sa création en 1994, a régulièrement rendu compte de son action.)

La pétition est intitulée : «SOS peinture murale, la framboise sur le gâteau !»

«Le rouge framboise, dit-elle, est-il une couleur montmartroise et au delà une couleur parisienne ? Sans remettre en cause le parcours artistique de M. Daniel Buren, on peut se demander si l'œuvre qui figure au pignon du 27 rue des Abbesses, ainsi d'ailleurs que le fronton de M. Robert Barry, sont bien adaptés au bâtiment et au quartier ? Qui plus est, sur un site protégé ?

«Les habitants des Abbesses regrettent de n'avoir pas été consultés sur les projets de décoration du nouvel ensemble immobilier - théâtre. Ils ne sont pas hostiles à l'art contemporain, cependant, confrontés quotidiennement à cette couleur, ces graphismes, ces

ronds et ces rayures, ils tiennent à manifester leur désaccord.»

Proposée aux passants un samedi, cette pétition a recueilli une centaine de signatures, assorties de commentaires écrits parfois vifs, tel celui qui flétrit «l'ignominie du goût intellectuel». D'autres sont plus nuancés, tel cette dame qui propose simplement «une autre couleur, par exemple dégradés de vert bronze avec ocre jaune et blanc»...

Autour des militants de SOS Abbesses des discussions se sont engagées. Beaucoup de passants se déclaraient hostiles à l'esthétique du bâtiment, d'autres (minoritaires) le défendaient.

Seulement bleu canard et vert wagon

Certains rappelaient que dans le passé les commerçants et propriétaires d'immeubles de ce quartier étaient tenus de demander l'accord de "l'architecte-voyer" pour pouvoir repeindre leur bâtiment, ou simplement leur vitrine. «Seuls matériaux autorisés, leur disait-on : plâtre et chaux. Pour les couleurs, vous avez droit uniquement au bleu canard, vert wagon, marron tête-de-nègre et noir.»

D'autres remarquaient que la réalisation du fronton de Daniel Buren avait obligé à obturer six ou sept fenêtres de salles de bain de l'immeuble voisin.

Dans notre dernier numéro, nous

avons évoqué les controverses soulevées par le nouveau bâtiment. Nous présentions une opinion «pour», en insistant sur le fait qu'il s'agissait d'un point de vue «personnel» et «subjectif» (et d'ailleurs une partie de notre équipe de rédaction a un point de vue opposé)¹. Comme nous nous y attendions, cet article nous a valu du courrier.

Mme Dupont-Jacob, par exemple, qualifie Daniel Buren de «maniaque du 8cm,7», s'indigne qu'on ait «fait appel à un concepteur américain pour quelques mots débiles sur fronton-ramboise» et parle du «cauchemar des riverains». Elle évoque «un modeste appartement comme le mien payé à prix d'or pour la vue et la Tour Eiffel en majesté, et qui a désormais une vue imprenable sur "splendides" garde-corps Buren»...

Mme Roussarie écrit : «Que vient faire ce bâtiment dans ce vieux quartier montmartrois ? Il aurait mieux valu restaurer les vieilles maisons qui étaient à cet emplacement, maintes fois peintes et photographiées², que d'ériger ce bâtiment "néo-classique!" bouchant la vue superbe sur Paris... La vue que nous avions du haut de la rue Ravignan est massacrée !! Il est vrai que restaurer les vieilles maisons n'aurait rien rapporté aux promoteurs immobiliers ! L'argent pourrit tout de nos jours.» Elle conclut : «Que M. Buren aille faire ses coloriations ou ses

colonnes à la Défense ou dans des quartiers futuristes, mais qu'il ne défigure pas notre beau Paris. Si les anciens nous ont laissé des merveilles que le monde entier admire, croyez-vous que nos descendants seront fiers des horreurs que certains personnages, prétendument "artistes", nous infligent avec le soutien des magouilles politiques ?»

Le temps apaisera-t-il les polémiques ? Difficile de le savoir. Certaines constructions du passé qui, à leurs débuts, furent vilipendées et accusées de défigurer Paris, la Tour Eiffel par exemple, sont maintenant admirées par tous. D'autres au contraire continuent d'avoir des adversaires farouches, par exemple le Sacré-Cœur (pour des raisons, il est vrai, pas seulement esthétiques)...

N.M.

1. Il ne s'agissait pas du tout dans cet article, rappelons-le, de justifier la décision prise il y a six ou sept ans par la Ville de Paris de démolir les maisons existant à cet endroit. Cet article se contentait, les choses étant ce qu'elles sont, le nouveau bâtiment étant construit, de s'interroger sur son esthétique.

2. Pour mémoire : il existait à cet endroit, côté rue des Abbesses, un bâtiment de deux étages, l'Hôtel du Nord, et un d'un étage, avec la charcuterie Au cochon rose - et, derrière eux, divers bâtiments de trois étages.

Des vendanges aussi à la Chapelle

Il n'y a pas qu'à Montmartre qu'on fait du vin dans le 18e. A la Chapelle aussi.

Depuis quelques années, les habitants du 65, rue Marx Dormoy regardaient s'épanouir la magnifique (quoique petite) vigne de leur cour, et mûrir son raisin noir. Et l'idée germa : pourquoi ne pas en faire du vin ? Cette année donc, pour la première fois, a eu lieu la fête des vendanges de la Chapelle. Pas aussi importante que celle de Montmartre : ils étaient une vingtaine seulement, de tous âges, à se réunir dans la cour autour d'un buffet-apéro, puis à se munir de bassins, d'échelles et de ciseaux pour cueillir les grappes. Du pressage du raisin (cépage Merlot), on a tiré une quinzaine de litres, qui produiront du vin consommable en principe en mai ou juin. Ce qui donnera lieu à une autre fête.



Noël Monnier

Un mur d'escalade aux couleurs toutes neuves

Le mur d'escalade du square Léon, avec son allure de grande sculpture, est depuis quelques semaines éclatant de couleurs vives : Bakoussa, Sherif, Kalidou, Salem, Alvaro, Hisham, Fatouma et les autres, un groupe de jeunes du quartier (leurs noms sont inscrits dans un coin du mur), avec l'association Ados, l'ont peint. Leur œuvre, dédiée «à la Barbès Family, au quartier, à vous», a été inaugurée officiellement le 24 octobre, mais les gamins du square l'avaient inaugurée bien avant en grim pant dessus. Après tout, un mur d'escalade, c'est fait pour ça, non ?

L'association La Chapelle a son local, 81 rue Riquet, dans une ancienne coutellerie

Depuis longtemps l'association La Chapelle demandait à la Ville de Paris l'obtention d'un local.

Cette association, née lors de la lutte contre le projet de ZAC Pajol, s'est fixé comme rôle de développer la consultation et l'intervention des habitants sur les problèmes du quartier, et d'aider à coordonner les initiatives. Son action n'a abouti qu'à des modifications mineures (quoique non négligeables) du projet de ZAC. Mais elle a obtenu qu'une «étude sociale et urbaine» approfondie soit menée afin d'évaluer les besoins du quartier de la Chapelle, qui sont nombreux.

L'enquête va démarrer prochainement. Un local, 81 rue Riquet, une ancienne coutellerie, a été attribué à l'association. Elle y assurera des permanences pour les habitants qui souhaiteront s'informer et s'exprimer, proposer des initiatives. On y verra les panneaux de l'exposition qui avait eu lieu en novembre 95 au marché de l'Olive, «Un projet pour la Chapelle».



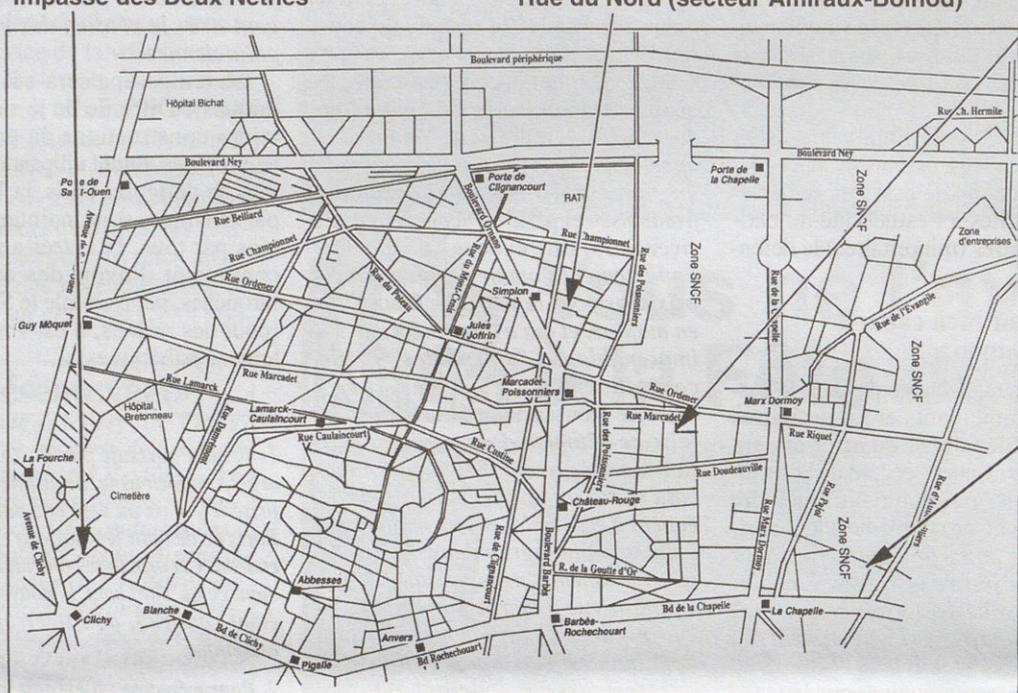
Impasse des Deux Nèthes



Rue du Nord (secteur Amiraux-Boinod)



Rue Emile Duployé



Rue Caillié

Amiraux-Boinod, Emile Duployé, les Deux Nèthes, l'îlot Caillé...

Y a-t-il des quartiers «oublés» dans le 18e ?

Bâtiments vétustes, absence de projet d'urbanisme : au cours de trois réunions du conseil d'arrondissement, la situation de ces quartiers a été évoquée. Mais attention à la façon dont on les rénovera !

Avec insistance, puisque le sujet a été abordé au cours de trois réunions successives (9 et 30 septembre, 12 octobre), l'attention du conseil d'arrondissement a été attirée sur plusieurs secteurs du 18e qui peuvent être considérés comme «délaiés» : habitat vétuste ou pire, avec les situations de pauvreté et les risques de délinquance qui en découlent, sans qu'aucun projet cohérent soit engagé pour les réhabiliter.

Le secteur Emile Duployé : des immeubles vides et à l'abandon depuis 1989

La vaste opération de «rénovation» du quartier de la Goutte d'Or a commencé par la partie sud (rues de la

Goutte d'Or, de Chartres, de la Charbonnière) où elle devrait s'achever en 1998. Elle va se poursuivre par le périmètre Château Rouge : une réunion de «concertation» avec ses habitants a eu lieu en juin 96, une autre est prévue pour le 27 novembre et nous y reviendrons dans notre prochain numéro. Mais plus au nord, du côté des rues Emile Duployé, Ernestine et du début de la rue Marcadet, rien n'est prévu. Pourtant la situation devient brûlante.

La plupart des bâtiments de ce secteur sont anciens. Au milieu des années 80, le Conseil régional d'Ile-de-France a envisagé de construire à cet endroit un lycée d'enseignement général. De ce fait, la Ville de Paris, en 1988, a décrété ce secteur «zone de préemption renforcée» : cela signi-

fie que, dès qu'un immeuble ou un logement s'y trouve mis en vente, la Ville a la priorité absolue pour le racheter. Il s'agissait de s'assurer progressivement la propriété de la plupart des terrains et bâtiments.

Depuis 1989, la Ville a effectivement acquis la majorité des logements et immeubles de cette zone. Dans l'attente du projet de lycée, elle les a laissés vides et n'y a assuré qu'un entretien minimum, seulement pour éviter qu'ils s'écroulent. De leur côté, les propriétaires privés n'ont pratiquement plus entrepris de travaux, puisqu'ils s'attendaient à être expropriés.

Et voilà qu'en 1995 la Région Ile-de-France a revu à la baisse ses projets de création de lycées, pour des raisons budgétaires et démogra-

phiques (ce sont des classes d'âge moins nombreuses qui arrivent maintenant à l'âge du lycée). Le projet sur Emile Duployé serait abandonné ; c'est sûr à 100 %, apprend-on, mais sans qu'aucune décision officielle ne vienne le confirmer.

Entre temps, le secteur s'est fortement dégradé. Nombre d'appartements ou d'immeubles appartenant à la Ville et inoccupés depuis des années ont été squattés.

Certains squatts abritent des familles de mal-logés, révoltées à juste titre de voir des locaux inutilisés depuis des années : c'est le cas par exemple du 1, rue Marcadet, où le tribunal a interdit à la Ville de Paris d'expulser les occupants au motif qu'elle n'avait aucun projet d'utilisation du bâtiment (voir notre dernier numéro, page 3).

D'autres squatts sont utilisés pour le trafic de drogue, avec les graves inconvénients qui en résultent pour l'environnement : bruit toute la nuit, insalubrité, etc... Les voisins se plaignent.

Le conseil d'arrondissement du 18e a demandé, à l'unanimité, que la Région se décide enfin à annoncer officiellement l'abandon du projet de lycée, afin qu'un programme de rénovation puisse être entrepris sur ce secteur. La municipalité centrale de Paris serait d'accord, dit-on, pour un tel projet. On pourrait construire sur cette zone, en remplacement des immeubles vétustes, 200 à 300 logements sociaux et un établissement scolaire.

Pour l'anecdote : on a remarqué l'attention spéciale portée par Daniel Vaillant, maire du 18e, aux problèmes de ce secteur. La raison en est simple : c'est là qu'il habite, dans

un des rares immeubles récents du coin, un immeuble qui sans être luxueux tranche quand même avec certaines des bâtisses environnantes...

Quartier Amiraux - Boinod - Roi d'Alger : le projecteur d'un fait divers

Entre la rue du Nord, la rue des Poissonniers, la rue Championnet et le boulevard Ornano s'étend un quartier qui n'a pas de véritable nom mais où habitent plusieurs milliers de personnes. Rue Boinod, cité Traeger, rue du Roi d'Alger, passage Championnet, rue Neuve de la Chardonnière, rue des Amiraux... c'est un quartier majoritairement pauvre.

On y retrouve çà et là le paysage du Paris populaire d'autrefois, avec les chaussées étroites, les petites maisons à un, deux ou trois étages, les jardins où des arbres survivent à force de courage, le linge qui sèche aux fenêtres... Ce Paris vivant et chaleureux que décrivaient tant d'anciens films et dont on devine encore qu'il peut être beau, bien que ces maisons soient dans un état de délabrement dramatique, cernées par les terrains vagues, les chantiers de démolition, les bâtiments aux fenêtres murées.

Nous avons évoqué dans notre dernier numéro les travaux que va entraîner l'extension du collège Boinod¹ : cité Traeger, des immeubles seront abattus. La cité Traeger est une voie en zigzag, de 3 mètres de large, encaissée entre les murs du collège et des immeubles gris pas bien beaux. Ça saute aux yeux qu'elle ne peut plus rester comme ça. Mais dans d'autres endroits du quartier, on a un serrement de cœur à l'idée que ce vieux Paris disparaît.

Pas de ZAC ici, pas d'opération spectaculaire. La transformation se fait petit à petit, sournoisement, sans enquête d'utilité publique, sans consultation des habitants. On abat des immeubles. D'autres, neufs et plus hauts, peut-être des «logements sociaux», remplaceront les petites maisons vétustes, avec plus de confort mais beaucoup moins d'âme. Et l'allure particulière de ce quartier disparaîtra, à moins d'un sursaut de volonté de réhabiliter au lieu de tout détruire-reconstruire... Mais peut-on l'espérer ? On a tellement laissé pourrir certains coins du quartier que réhabiliter coûterait cher... Et puis, au prix du mètre carré, des maisons à deux étages, vous n'y pensez pas !

Interrogé par la municipalité du 18e, l'adjoint au maire de Paris chargé de la Construction, Michel Bulté, a indiqué qu'il envisageait de lancer une OPAH (opération programmée d'amélioration de l'habitat) sur l'ensemble de ce secteur en 1998 ou en 99 : les propriétaires se verraient proposer des aides financières (subventions ou prêts à des conditions intéressantes) s'ils entreprennent des travaux de remise en état des immeubles. Des opérations limitées de réhabilitation et la création d'un

jardin public pourraient également être décidées par la Ville. On n'en sait pas plus pour le moment.

Mais l'annonce d'une possible OPAH, à échéance si lointaine, risque d'inciter les propriétaires à ne plus entreprendre de travaux dans l'immédiat, à attendre le moment où l'aide publique tombera. Et en 98 ou 99, il risque de ne plus rester grand chose des vieilles maisons...

Récemment, un gros titre dans *le Parisien* a braqué le projecteur sur la rue Boinod : une bande de jeunes, disait l'article, y fait régner la terreur. Tout à la fin du conseil d'arrondissement du 12 octobre, le représentant du Front national, qui habituellement n'ouvre jamais la bouche, a posé une question à ce sujet, non sans arrière-pensées probablement.

Le problème, à vrai dire, n'est pas nouveau. Voilà plusieurs mois déjà que des habitants et des commerçants de la rue se sont plaints auprès de la police et de la mairie. «Après les avoir reçus, je suis intervenu auprès du commissaire, raconte Serge Fraysse, adjoint chargé des problèmes de sécurité dans la municipalité du 18e. Pendant plusieurs mois, des policiers ont stationné régulièrement rue Boinod, et il semble que cela ait calmé les jeunes en question. Mais dès que la présence policière a cessé, les faits de brutalité et de vandalisme ont recommencé. Cela prouve que la solution n'est pas là : on ne peut pas avoir un car de police stationnant en permanence dans chaque rue.»

La solution durable consiste sans doute à s'attaquer à la mauvaise qualité de l'habitat, mais aussi de la vie, au désœuvrement des jeunes dû au chômage² et à l'insuffisance des équipements, et au sentiment qu'ont beaucoup de gens de ce quartier d'être méprisés, oubliés, tenus à l'écart des décisions. Le sentiment qu'on ne parle d'eux qu'en terme de faits divers...

Les Deux Nèthes : des habitants attachés à leur quartier

Derrière la place Clichy, à la limite du 18e et du 17e, on découvre tout un ensemble de ruelles - passage de Clichy, passage Lathuille, rue Capron, impasse de la Défense, impasse des Deux Nèthes - très pittoresque mais comportant, là aussi, beaucoup de bâtiments anciens, les uns bien entretenus, d'autres très dégradés. Des démolitions ont déjà eu lieu, faisant place à des terrains vagues laissés à l'abandon. Le cirque Romanes, qui s'est installé dans un de ces terrains vagues, ne peut tenir lieu de politique d'aménagement.

Un collectif d'associations d'habi-

1. Il semble acquis qu'en fin de compte le collège Boinod s'appellera prochainement collège Marie Curie.

2. Rappelons que le 18e est l'arrondissement de Paris comptant le plus grand nombre de demandeurs d'emploi. Le taux de chômage y est voisin de 18 %.

tants, *Déclat* 17/18, s'est constitué (voir notre n° 18) et pose des questions : le jardin dont il a été question impasse de la Défense verra-t-il vraiment le jour ? Qu'advient-il des terrains vagues ? Quels sont les projets en matière de rénovation immobilière ? Que verra-t-on construire à la place de l'énorme bâtiment - un ancien garage - qui barre l'horizon du quartier ? (On dit que son propriétaire voudrait y créer une clinique, mais personne dans le quartier ne sait rien de sûr à ce sujet.) Le projet d'hôtel géant dont on a entendu parler il y a un an est-il abandonné (on le souhaite) ? Et surtout : consultera-t-on les habitants ?

Le paysage de ce secteur rappelle un peu celui de la Moskowa, tout au nord de l'arrondissement. Une remise en état s'impose. Mais attention à ce qu'on ne procède pas, comme à la Moskowa, par un diktat décrétant la démolition totale sans tenir compte de l'avis des habitants. Beaucoup de ceux-ci sont très attachés à leur quartier et on peut s'attendre à ce qu'ils le défendent...

L'îlot Caillié : tout seul dans son coin

C'est une bizarrerie de la géographie parisienne : tout au sud-est de notre arrondissement, de l'autre côté des voies ferrées, il y a, autour de la rue Caillié, quelques pâtés de maisons qui appartiennent administrativement au 18e (la frontière de notre arrondissement passe au milieu de la rue d'Aubervilliers), mais qui géographiquement et sociologiquement sont bien plus proches du quartier Stalingrad (19e). De ce fait ils sont totalement isolés, personne ne s'en préoccupe vraiment.

Il y aurait pourtant besoin d'initiatives pour rendre cet îlot plus agréable à habiter. Avec ses enfilades de cours formant des sortes de voies privées qui s'ouvrent sous des porches, c'est un quartier qui ne manque pas d'intérêt. Mais là aussi on trouve des maisons vétustes et très pauvres...

Noël Monier

L'AIR DU TEMPS

Entrée des artistes au métro Barbès

Au métro Barbès-Rochecouart, depuis un an ou plus, depuis les travaux, la sortie à l'angle du boulevard de la Chapelle a perdu son tourniquet en forme de cage d'écureuil. Ce sont maintenant trois portes vitrées battantes et même, la plupart du temps, largement ouvertes : la sortie est devenue une entrée gratuite, que les usagers ne se font pas faute d'emprunter à outrance, tranquillement.

Un jour cependant, derrière une des deux portes, deux policiers étaient embusqués. Passe un quidam aussitôt interpellé, bien poliment d'ailleurs : «Monsieur, c'est une sortie. L'entrée est de l'autre côté. Que vous ayez ou non un ticket, vous ne pouvez pas passer ici.» Le monsieur hésite, fait un pas de côté, les policiers en font deux, on s'examine, il rebrousse chemin et s'en va vers la légalité de l'entrée officielle... Pendant ce temps, ils ont été huit, dix, douze... à s'engouffrer en rangs pressés par la porte voisine, à contourner les policiers et fonder peinaris dans les profondeurs. Les deux agents de l'ordre se retournent, se regardent, ont un geste fataliste et résigné. Score : un à douze !

Marie-Pierre Larrivé

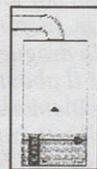
Bretonneau : une exposition incomplète

Les plans du futur hôpital Bretonneau ont été exposés à la mairie. Quelques dessins mais presque pas d'explication, des coupes techniques incompréhensibles pour le profane, un éclairage insuffisant. Surtout, silence sur le programme de logements qui doit occuper une part du terrain, rien pour indiquer qu'aucune décision n'est encore prise concernant cette partie du projet. Et la maquette promise ? Pas là ! Loin d'illustrer les explications données le 19 septembre, cette «exposition» les rendait moins claires.

ESPACE CHAUFFAGE CLIMATISATION

INSTALLATION ENTRETIEN DEPANNAGE

CHAUDIERE GAZ FIOUL ELECTRIQUE
CONTRAT D'ENTRETIEN POUR TOUTES MARQUES

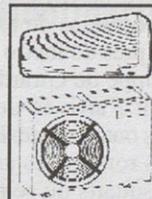


Magasin d'exposition
ouverture du lundi au
vendredi
9h 19h et samedi 10h 17h

AGREEE GDF - QUALIBAT
PGN - PGN CONFORT



Crédit gratuit exceptionnel.
Nous consulter



DEVIS GRATUIT

24^{ème} anniversaire
Depuis 22 ans dans
l'arrondissement

Tél : 46 - 07 - 63 - 61

Fax : 46 - 07 - 59 - 11

Ets BHALLOUL - 49 rue de la Chapelle - 75018 Paris

La drogue à la Chapelle : en net recul, mais...

Le collectif «Stop la drogue», formé par des habitants du quartier, fait le point. La répression à elle seule ne résoud pas le problème, elle le déplace... mais les habitants ont droit au calme.

Le collectif *Stop la drogue* de la Chapelle a fêté ce mois-ci son anniversaire. Ce fut l'occasion de faire le point. Il était né lors du grand traumatisme provoqué dans le quartier par l'irruption massive, fin 1994, du trafic de crack. Formé essentiellement par des habitants du nord du quartier (Porte de la Chapelle, Rond-Point, Evangile, Charles Hermite), ce collectif avait été notamment à l'initiative de la manifestation contre la drogue qui avait réuni 300 participants en novembre 1995.

Constatation générale : ça va beaucoup mieux qu'il y a un an et demi, mais on ne peut pas considérer pour autant le problème comme réglé.

Le trafic venu de Stalingrad

Le crack, un dérivé de la cocaïne, suscite chez les consommateurs une agitation, une sorte de délire spectaculaire et effrayant. C'est une drogue dure, qui entraîne une dégradation physique rapide et provoque une dépendance : pour satisfaire le besoin de drogue, les consommateurs ont toujours besoin d'argent. D'où la délinquance. Après l'arrivée du crack dans le quartier, nombre de commerçants et d'habitants de la Chapelle ont été victimes ou témoins d'agressions.

Le trafic s'était installé auparavant à Stalingrad dans le 19e. A la suite des plaintes des habitants de ce quartier, la police y avait mené, à l'automne 94, une répression énergique. Résultat : le trafic avait cessé à Stalingrad, mais s'était déplacé sur la Chapelle.

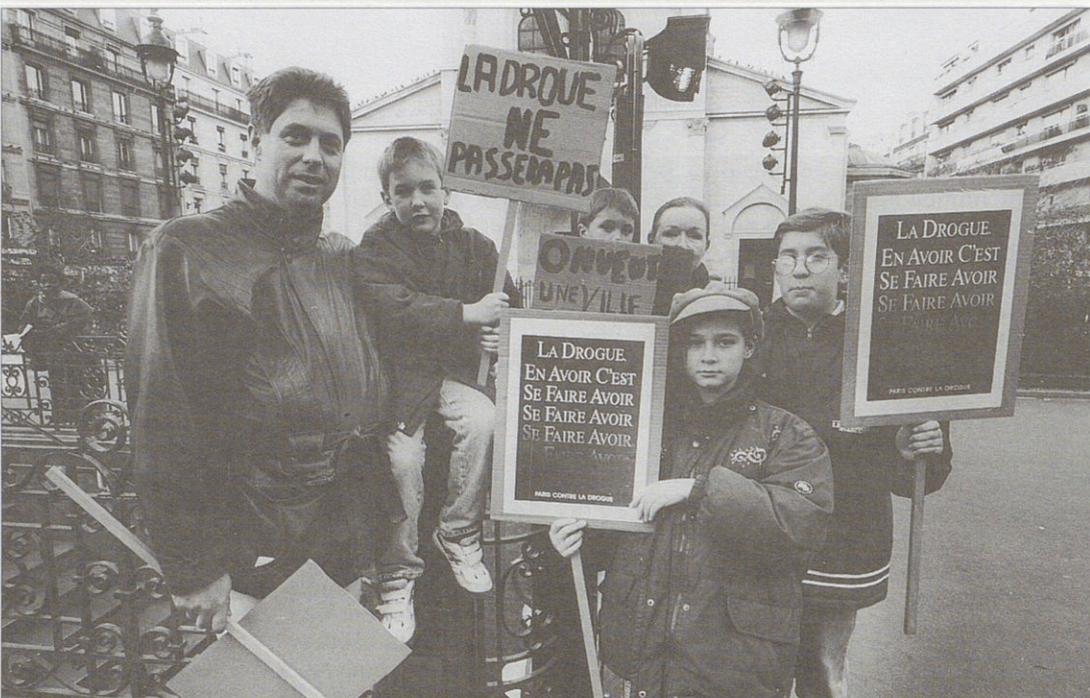
Là, même scénario : avant que le jour se lève, on voyait des dizaines, parfois une centaine de toxicomanes rassemblés près du métro Marx Dormoy, rue Philippe de Girard, rue de Torcy, attendant l'arrivée des dealers. Les habitants ont protesté. La police a multiplié les rondes, les arrestations, fermé des squatts où se réunissaient les drogués, par exemple rue de Torcy. Alors, à partir de l'automne 95, à la suite de l'action policière, le trafic de drogue a nettement diminué à la Chapelle. Mais il n'a pas disparu. Il s'est déplacé. A la Goutte d'Or proche, on a vu le crack faire irruption dans des

zones où il n'était pas présent auparavant, notamment rue Myrha. Et si on le chasse de la rue Myrha, on le verra prospérer à la Porte Montmartre ou ailleurs.

Il est normal que les habitants d'un quartier ne se résignent pas à voir se créer autour d'eux un «ghetto» permanent de la drogue. Une répression est nécessaire, même si on sait qu'en se limitant à la répression, on laisse intact le cœur du problème. Le collectif *Stop la Drogue* de la Chapelle intervient régulièrement auprès des administrations chargées de la sécurité publique. Mais sans perdre de vue les «quatre priorités» de l'action anti-drogue : *prévention* (une vraie politique d'information sur les dangers de la drogue, création de postes d'éducateurs, d'assistants sociaux spécialisés, etc.), *dissuasion* (présence de policiers), *répression* (et d'abord celle du gros trafic qui alimente le petit), *réhabilitation du quartier*. Cela fut rappelé lors de la réunion de ce mois-ci.

Le collectif considère aussi que l'assistance humanitaire aux drogués est un des moyens de les aider à sortir de la délinquance et de la spirale de déchéance - et que les institutions et associations qui ont pris en charge cette tâche difficile, notamment à la Cha-

C'était en novembre 1995, lors de la manifestation anti-drogue organisée par le collectif, du Rond-Point de la Chapelle à la mairie.



Thierry Nectoux

pelle (la Boutique, le Sleep-in, Médecins du monde), font œuvre utile. Mais il souhaite que leurs responsables se préoccupent davantage du contact avec les habitants du quartier, et du nécessaire effort d'explication.

Le collectif a rencontré récemment un membre du cabinet de M. Tibéri et a insisté sur une demande : il faut des îlotiers, des policiers qui connaissent bien le quartier. Cette demande avait déjà été présentée au commissaire du 18e et au préfet de police. Or il n'y a toujours pas d'îlotiers. Le collectif a aussi insisté sur la nécessité d'éducateurs de proximité, pour éviter que des adolescents se laissent entraîner.

Le membre du cabinet a pris des notes, mais ne semblait pas être vraiment au courant de la façon dont les problèmes se posent dans un quartier populaire comme celui-ci.

Actuellement, sur le quartier de la Chapelle, il subsiste deux points forts de la drogue : d'une part le square de la Madone («Pour les voisins, c'est infernal», expliquent des membres de *Stop la Drogue*), d'autre part le boulevard Ney et ses alentours. Toute la nuit, dealers et drogués font du bruit au pied des tours de la Porte de la Chapelle. Dès 6 heures du matin, les toxicomanes envahissent le tabac proche, qui voit fuir ses clients.

Les voies ferrées de la Petite Ceinture sont devenues peu à peu un des lieux favoris des héroïnomanes, qui y jettent leurs seringues usagées, et des

consommateurs de crack qui s'y rassemblent, parfois à plusieurs dizaines. Or il passe encore des trains de temps en temps sur ces voies.

Une réunion consacrée à la prévention de la délinquance, spécialement sur le boulevard Ney, a eu lieu le 7 octobre à la mairie du 18e, réunissant le maire et l'adjoint concerné, le commissaire, des représentants de la justice, de l'Education nationale, de la SNCF, et des associations d'habitants.

Grillage renforcé autour de la voie de petite ceinture

Premier résultat : la SNCF a entrepris la pose d'une clôture efficace (solide, haute et serrée) le long des voies ferrées. Le premier jour où les ouvriers sont arrivés pour la poser, un attroupelement menaçant s'est formé autour d'eux ; ils sont partis, mais ils sont revenus le lendemain et des rondes de police ont été organisées de façon systématique pour assurer leur protection. Par ailleurs, différentes constructions susceptibles d'abriter le trafic vont être démolies. Budget consacré par la SNCF à cette opération : 200 000 F.

Sur le boulevard Ney, la drogue, on le sait, est liée à la prostitution. Les riverains souhaitent qu'on fasse reculer celle-ci. Une action a donc été entreprise par la police pour empêcher le stationnement des voitures et camions sur le boulevard, aux endroits où se pratique la prostitution. Cette action a été efficace : entre la porte des Poissonniers et la porte de la Chapelle, on voit nettement moins de véhicules en stationnement.

A ce propos, un des membres de *Stop la Drogue*, habitant la cité Charles Hermite, a rapporté une anecdote qui mérite réflexion : récemment, des prostituées du boulevard ont tenté d'étendre leur rayon d'action en s'installant devant les maisons de la cité. Le moyen le plus efficace pour les convaincre d'aller ailleurs, ce ne fut pas la menace ou la colère : ce fut l'intervention de l'association *Les femmes de la rue*, rassemblant d'anciennes prostituées, qui ont été appelées à la rescousse par des gens du quartier, et qui ont su faire comprendre aux filles qui stationnaient là les problèmes que cela pose, notamment, pour les enfants...

Le récupérateur de seringues de la Porte des Poissonniers sera réinstallé

L'échangeur-récupérateur de seringues installé à la Porte des Poissonniers a été détruit en août par une main inconnue. Un geste inspiré peut-être par la haine de la drogue - mais un geste stupide, car il aboutit à un seul résultat : les héroïnomanes qui utilisaient cet appareil jettent désormais leurs seringues souillées dans la rue ou dans les squares, avec les risques de transmission du SIDA que cela entraîne.

Rappelons en effet le principe de ces appareils, dont Médecins du monde assure la pose et l'entretien :

l'utilisateur ne peut obtenir un «kit» avec une seringue propre que s'il a préalablement inséré dans l'appareil une seringue usagée. Le but n'est pas de faciliter la pratique de la drogue, mais de lutter contre le SIDA : chacun sait qu'une des grandes causes de propagation de cette maladie est l'utilisation de la même seringue par plusieurs personnes successivement.

L'appareil sera réinstallé. Toutefois la question de savoir s'il faut le placer exactement au même endroit, ou de l'autre côté du boulevard, est encore en discussion.

Pas de logement pour les squatteurs expulsés dans le 18e

Les familles expulsées fin août de l'immeuble qu'elles avaient squatté rue Jean Dollfus, dans le quartier de la Moskowa (voir notre dernier numéro), sont toujours sans logement.

La Semavip, qui les avait fait expulser, leur avait assuré une «prise en charge en hôtel» provisoire, pour sept jours, portée à quinze jours, puis un mois à la suite des actions entreprises par ces familles et par *Droit au logement* qui les soutient. (Elles avaient notamment campé pendant trois jours sur le trottoir face à la mairie du 18e.) Mais à l'Hôtel de Ville on répondait : «Oui, ces familles sont inscrites sur la liste des demandeurs d'HLM, mais elles ne sont pas prioritaires», et on ne voulait rien savoir pour leur procurer un logement définitif. A l'heure où nous bouclons, leur hébergement provisoire en hôtel doit prendre fin le 1er novembre. Qu'advient-il ensuite ? Une nouvelle manifestation est annoncée pour le 2 novembre.

Même situation pour les expulsés de l'immeuble 40, rue Cavé, à la Goutte d'Or. Cet immeuble, appartenant à la Ville de Paris et inoccupé, avait été squatté. Une partie des lieux était utilisée par des prostituées, ainsi que le disait Daniel Vaillant dans une lettre au préfet de police, mais une autre partie était occupé par deux familles de mal logés et deux isolés. Hébergées elles aussi provisoirement en hôtel, ces personnes n'ont elles non plus aucune solution définitive.

18e INFOS

Quartier de la Moskowa : les Accords de Paix en question

La mairie de Paris avait accepté de modifier le projet de ZAC : on ne démolirait pas tout le quartier, une partie serait réhabilitée. Mais la Semavip ne semble pas avoir pris note de cet accord...

Immeubles abattus ou ébranlés, façades murées, incendies à répétition, expulsions spectaculaires, trottoirs éventrés, chaussées défoncées, terrains-dépotoirs à l'abandon... vue du cœur du quartier (près des trois quarts ont aujourd'hui disparu), la "réorientation" de la ZAC Moskowa a plutôt produit un paysage de guerre, et l'on aurait peine à croire qu'un "plan de paix" préservant le cœur du quartier a ici été conclu il y a quelques mois (voir nos articles d'avril et juillet 96).

En avril 96 pourtant, après des années d'âpre lutte des habitants et des associations locales, après procès, guerre médiatique et réquisitions sauvages, grâce aussi au changement de contexte financier (crise de l'immobilier) et politique (nouvelle municipalité, pression écologiste), un accord était enfin proposé, prévoyant la conservation d'une quinzaine d'immeubles et une réhabilitation tout à la fois architecturale et sociale, avec le concours d'entreprises d'insertion.

L'objectif était de conserver au futur quartier un noyau villageois ancien de petite échelle, autour de la rue Bonnet, sauvant tout à la fois "l'âme" du quartier, et le droit au logement de ses habitants les plus défavorisés.

Bien que cet accord soit loin de satisfaire l'ensemble des demandes, il semblait inespéré après des années de blocage. Chacun de s'en féliciter : l'association et les riverains fêtaient leur première victoire, la mairie du 18e soulignait son rôle de médiateur, Jean Tibéri et la mairie de Paris vantaient leur nouvelle vision d'un "urbanisme à visage humain".

Mais après des années de saccage et de démoralisation de ce quartier modeste, la mise en oeuvre de cette réorientation requiert une vraie volonté politique et un savoir-faire technique et social "en finesse". Or les obstacles et les grincements de dents n'ont pas manqué après cette décision qui désavouait les puissants services d'aménagement et de construction de la Ville, et dépossédait l'aménageur (la Semavip) d'une partie de son emprise sur ces 4 hectares.

Six mois après, sur le terrain, si les travaux de démolition ont été dopés par le sentiment d'un accord politique, la mauvaise grâce est de mise quant aux concessions. Les conservations promises ne sont toujours pas officialisées, et aucune réhabilitation n'a été entreprise, ni sur les immeubles appartenant à la Semavip, toujours à l'abandon, ni sur ceux des propriétaires privés auxquels est refusé le bénéfice d'aides à la réhabilitation. Dans la crainte de nouvelles "réquisitions" sans doute, des vigiles privés surveillent les immeubles en permanence. Les propositions de réhabilitation, de formation des habitants, de collaboration avec les entreprises locales, de création d'une maison de quartier, avec le concours d'entreprises d'insertion (*Pilier d'Angle* et *Habiter au Quoti-*

dien proposaient leur concours) n'ont pas été écoutées. Ici et là, à la suite d'une expulsion bruyante, de larges tranchées sont ouvertes sans ménagement entre les immeubles : des chantiers de démolition lourds de conséquences pour le bâti voisin et le pavage des rues. Au 10 cité Falaise, la conservation d'un immeuble, pourtant remarquablement réhabilité par son propriétaire, est remise en cause par la Semavip, qui avance pour argument technique des plans cadastraux du XIXe siècle. Au 22 rue Bonnet, des locataires victimes d'un incendie (le deuxième en quelques mois) se voient refuser le logement car leur immeuble, "sauvé", ne ferait plus partie de la ZAC. Ailleurs, des acquéreurs potentiels d'immeubles désaffectés, particuliers ou associations d'insertion qui se proposent de prendre en charge la réhabilitation, restent sans réponse. Et pour les habitants évincés qui n'auraient pas la ténacité de faire valoir leurs droits, le relogement éloigné ou en banlieue reste la règle.

"On s'est fichu de nous, ils vont laisser pourrir quelques années de plus et revenir à la charge..." Le moral est bas chez des habitants qui s'estiment floués. Aucun suivi des décisions n'a été proposé, et la mairie du 18e, qui se voulait l'architecte de ces accords, est bien silencieuse.

Il serait regrettable que mauvaise volonté politique et négligence administrative fassent échouer une initiative qui permettrait au nord du 18e, dans le cadre d'une opération pilote mêlant l'insertion sociale et architecturale, de conserver un pôle humain et villageois à proximité de la Porte Montmartre.

André Desvignes

(Communiqué)

L'îlot Lepic* est toujours menacé de démolition.

Vous êtes nombreux à nous avoir rejoints pour refuser que ce site soit défiguré par les promoteurs.

Nous avons plus que jamais besoin de votre aide.

Adhérez à l'association des Accros de Montmartre !

* 39 rue Lepic - 8 rue Joseph de Maistre



Je souhaite adhérer à l'Association **Les Accros de Montmartre** :

Nom..... Prénom.....

Adresse.....

Simple adhésion : 50 F Adhésion de soutien : 100 F Bienfaiteur : 300 F

Les Accros de Montmartre - 41 rue Lepic, 75018 Paris

120 stands à la brocante du Rond-Point de la Chapelle



Daniel Maunoury

Environ 120 stands à la brocante organisée le 20 octobre par l'Association familiale du Rond-Point de la Chapelle : quelques professionnels sans doute, mais une majorité d'habitants du quartier qui voyaient là, outre l'occasion de se débarrasser d'objets devenus inutiles, la possibilité de nouer des contacts avec d'autres habitants.

Aide aux victimes : une permanence en mairie

Des habitants du 18^e arrondissement ont créé l'association *Aide aux victimes* (voir *18e du mois* n° 20) dont une avocate, Me Maroni, est la présidente. Cette association a émis le souhait de tenir une permanence dans les locaux de la mairie. Il s'agit d'assurer une écoute, mais aussi un soutien psychologique et une information dans le domaine juridique, médical, etc., à tous ceux qui ont été victimes d'actes de violence, de délinquance, de malveillance, ou d'accidents. Les bénévoles et professionnels qui collaborent à cette permanence seront à la mairie, à partir du mardi 5 novembre, tous les mardis (14 à 17 h) et les jeudis (14 à 16 h 30). Tél. 01 42 52 42 00, poste 283.

Le retour des sans-papiers (pour quelques heures) à Saint-Bernard

An nouveau l'église Saint-Bernard à la Goutte d'Or est apparue sur les écrans de télé : dimanche 20 octobre, les sans-papiers y étaient de retour. Une trentaine de ceux qui y avaient séjourné du 28 juin au 23 août étaient arrivés ce 20 octobre au matin, avaient assisté à la messe et étaient restés. «*Nous voulons, disaient-ils, rendre hommage à notre ami Fofana Amara qui vient de mourir.*»

Fofana Amara, 35 ans, malien, était un de ceux qui en mai, alors que les 300 sans-papiers du groupe étaient dans un hangar SNCF désaffecté rue Pajol (18^e), avaient mené une première grève de la faim, durant 21 jours (*Le 18e du mois* n°19). Fofana Amara était encore là lors de l'occupation de Saint-Bernard ; toutefois il n'avait pas participé à la deuxième grève de la faim, qui dura 51 jours. Il était le père de la petite fille née durant l'occupation de Saint-Bernard.

Il est mort le 16 octobre à l'hôpital de Saint-Denis, où il avait été admis en raison de violentes douleurs au ventre. Il avait, en fait, un cancer du foie. Il l'ignorait lors de sa grève de la faim de mai...

Le 20 octobre donc, à l'annonce du retour des sans-papiers à St-Bernard, environ 200 sympathisants, majoritairement des habitants du 18^e, se rassemblèrent devant l'église, scandant : «*Des papiers pour tous !*». Un cordon de police assez léger les empêchait d'y pénétrer, cependant qu'à proximité, boulevard Barbès et dans les



Noël Monier

Ils voulaient rendre hommage à l'un d'eux qui venait de mourir, et attirer à nouveau l'attention sur leur situation.

rues de la Goutte d'Or, stationnaient plusieurs cars de CRS prêts à intervenir «*au cas où...*» Vers 15 h 30, le cordon de policiers devant l'église fut débordé et quelques dizaines de personnes réussirent à pénétrer dans l'enceinte de l'église après un échange d'injures et de quelques coups de matraque. Mais les porte-parole des sans-papiers intervinrent pour ramener le calme : il n'était pas prévu de faire durer l'occu-

pation au delà de quelques heures ; les responsables de la police en étaient d'ailleurs informés et avaient donné à leurs hommes des consignes de sang-froid. A 17 h, les sans-papiers quittaient St-Bernard en cortège pour regagner le bâtiment du 32, rue du Faubourg-Poissonnière (10^e), où ils séjournent actuellement, et qui appartient au comité central d'entreprise de la BNP.

Car ils ne désarment pas. Leur lutte, estiment-ils, est plus que jamais d'actualité. En effet, si 76 d'entre eux ont vu leur situation «*régularisée*», ce terme signifie qu'ils n'ont reçu qu'un récépissé de séjour de trois mois, assorti dans quelques cas d'une autorisation de travailler. Ce qui signifie qu'au bout des trois mois, ils se retrouveront à la case départ. (Fofana Amara était dans ce cas.)

Par ailleurs, un troisième collectif de sans-papiers (après celui de St-Bernard et celui de St-Hippolyte dans le 13^e) s'est constitué à Paris. C'est ce groupe qui avait occupé pendant la journée du 12 septembre les locaux d'une antenne de la préfecture rue d'Aubervilliers (côté 19^e arrondissement). Une Coordination nationale des collectifs de sans-papiers a vu le jour (21 ter, rue Voltaire, 75011 Paris. Tél. 01 43 72 15 73).

Ecole Houdon : mobilisation éclair pour une collation sucrée

L'équipe éducative de l'école de la Rue Houdon (quartier des Abbesses) avait élaboré depuis un certain temps un projet original d'aménagement du temps scolaire. Neuf mois pour le mettre au point, et tout était prêt pour une mise en place possible en novembre.

Le projet proposait de faire classe cinq jours par semaine, y compris le mercredi matin (samedis entièrement libres) avec des matinées de cours plus longues se terminant à 13 h et des après-midis essentiellement consacrés à des activités péri-scolaires sportives ou culturelles. Ce projet ne se situait pas exactement dans la même logique que l'expérimentation sur les rythmes scolaires préconisée par Guy Drut : il intégrait l'alternance entre activités dans un projet global où les instituteurs restaient maîtres d'oeuvre, plutôt que d'abandonner les après-midis à des animateurs.

Bien que «*différent*» et décidé par l'école elle-même, le projet avait été agréé par l'Académie comme par la Ville de Paris, qui avait promis une subvention, et notamment de financer une collation à donner aux enfants vers 11 h, puisque la classe devait finir à 13 h. Hélas, jeudi 10 octobre, on apprenait que la collation était sucrée, la Ville refusait de payer.

Mobilisation immédiate contre cette décision. Vendredi, le directeur de l'école alertait les parents et la presse, demandant s'il n'y avait pas une «*intention politique*» derrière ce refus de financement. Samedi, (par ailleurs jour d'élection des représentants de parents d'élèves aux conseils d'école), assemblée des parents. Lundi 14 octobre, l'école était occupée.

La lutte paya vite. Lundi soir, Claude Goasguen, chargé des écoles à la Mairie de Paris, protestait contre «*tout ce battage pour pas grand chose, cette alerte de la presse* (qui avait répercuté l'histoire, certains parents journalistes y avaient aidé) *avant même de notifier aux autorités et de négocier.*» Mais dans la foulée, il annonçait que le ministère de la Jeunesse et des Sports financerait la collation. Affaire réglée !

Les écoles Binet demandent un délai

Pendant ce temps-là, les deux écoles Binet (quartier Porte Montmartre), qui avaient été désignées officiellement (avec une école du 13^e et une du 6^e) pour démarrer l'expérience dans la capitale, mais qui n'avaient nullement été candidates, annonçaient qu'elles n'étaient pas prêtes et ne pouvaient pas démarrer à la Toussaint 96. Elles demandaient qu'on repousse pour elles le début de l'expérience à la rentrée 97.

Mais pourquoi s'obstine-t-on en haut lieu à obliger ceux qui n'ont rien demandé et à regarder de travers ceux qui s'impliquent volontairement ?

M.P. L.

Polémique autour d'une subvention

La subvention de 56 980 F accordée par la Ville de Paris à l'association de parents d'élèves de l'école du Sinaï, dans le quartier de la Chapelle, a fait l'objet d'un débat très vif au Conseil de Paris, les élus du PC et des Verts votant contre.

L'école du Sinaï dépend du mouvement Loubavitch, mouvement juif qui à plusieurs reprises a fait l'objet de réactions défavorables dans le quartier de la part d'habitants qui critiquaient son sectarisme religieux, son enfermement dans une hostilité à son environnement. La subvention était demandée pour finan-

cer des centres de loisirs et activités périscolaires. Le conseil d'arrondissement du 18^e, le 30 septembre, avait approuvé cette subvention à l'unanimité (y compris PC et Front national).

Cette affaire provoque d'autant plus de remous que, dans le même temps, la municipalité de Paris n'a pas voulu accorder les crédits demandés par la maternelle de la rue de Torcy (36 200 F étaient jugés nécessaires) pour acheter des jouets aux enfants de cette école, ouverte en 1995 et qui manque de matériel pédagogique.

Mon 18e

par Henri Coindé, ancien curé de Saint-Bernard à la Goutte d'Or

Pendant cinq ans, Henri Coindé a été le curé de la paroisse Saint Bernard. Un prêtre ordinaire, dans une église peu connue d'un quartier populaire. L'affaire des sans-papiers l'a projeté sous les feux de l'actualité (voir *Le 18e du mois* de septembre 96), juste au moment où il avait été décidé qu'il quitterait Saint Bernard. Il est donc resté un mois de plus que prévu. Habitant maintenant dans le 11e, il raconte ses cinq années à la Goutte d'Or.



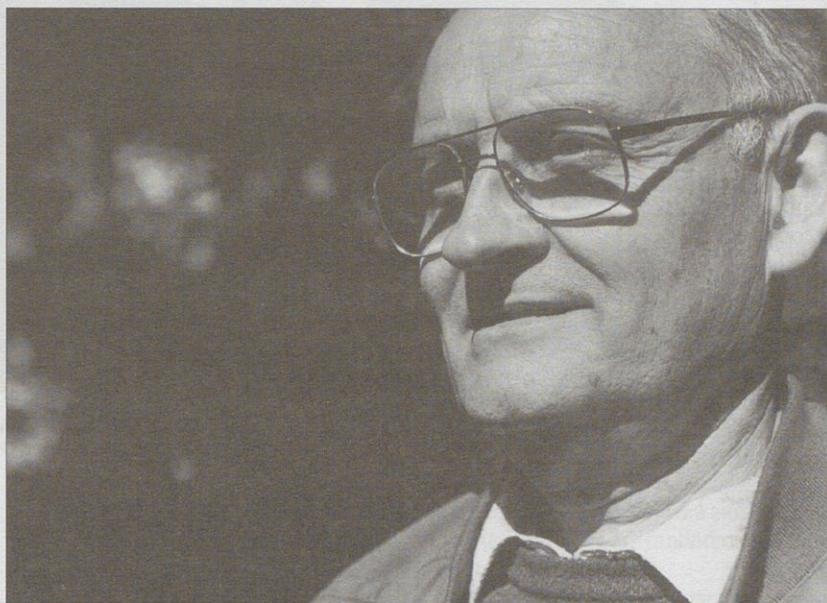
Je suis prêtre depuis 1964 et, par choix, j'ai toujours exercé dans des quartiers du nord et de l'est parisien.

J'habitais d'abord rue Ganneuron, près du cimetière Montmartre. Je ne connaissais pas encore la Goutte d'Or. Il faut y vivre pour découvrir ce quartier. C'est très particulier. En y passant comme ça on peut être un peu décontenancé et se sentir étranger. Ce qui m'a frappé quand je suis arrivé, c'est ce mélange de races, de cultures, de nationalités. C'est un quartier très vivant, très jeune. On voit beaucoup de jeunes et d'enfants dans les rues.

Ce qui m'a frappé aussi tout de suite, c'est l'importance du tissu associatif. Ce n'est pas un quartier à problèmes aussi cruciaux que dans certaines cités de banlieue, car c'est un quartier ouvert. Ouvert sur Paris. Un quartier de passage, grâce notamment à Tati et aux magasins africains : cela entretient une animation et un brassage de population. Il y a environ 30 000 personnes qui entrent dans le quartier chaque jour.

Une vocation tardive

J'ai fait l'école supérieure de commerce du Havre. J'ai travaillé six mois comme employé à la banque Rothschild avant de partir faire mon service militaire en Allemagne et en Algérie en 1955. C'est à partir de là que j'ai bifurqué, pris une autre orientation. Déjà en Allemagne je m'étais posé la question. Les troupes françaises étaient alors une armée d'occupation ; dans un bataillon semi-disciplinaire, on n'avait pas de permissions et j'étais frappé par les copains qui s'ennuyaient, buvaient. On sentait qu'ils n'avaient pas de but dans la vie et cela m'avait beaucoup marqué. Mon passage ensuite en Algérie au début de la guerre m'a sans doute aidé à venir à la Goutte



Dan Aucante

d'Or. C'est également la rencontre avec des militants chrétiens qui a déterminé ma reconversion. J'ai été ordonné prêtre à 32 ans.

L'oasis de la Goutte d'Or

Le décalage entre l'église Saint Bernard et le quartier m'a tout de suite frappé. Située à la lisière de la Goutte d'Or, la masse imposante de l'église contraste avec la population du quartier. 170 pratiquants sur 25 000 habitants. En lien avec le conseil pastoral, mon souci a été d'inciter et soutenir les chrétiens à travailler avec les organisations du quartier qui sont des lieux de rencontre pour cette population extrêmement mélangée, des lieux de découverte, de compréhension et de connaissance réciproques. Je crois qu'un des rôles de l'Eglise est de tra-

vailer à reconstituer ou maintenir le tissu social. C'est, dans mon jargon, une tâche d'évangélisation. C'est quelque chose qui a à voir avec l'Évangile.

Simple citoyen

J'ai décidé, en tant que simple citoyen, de faire partie d'une association. Je suis allé à EGO, une association de prévention de la toxicomanie et d'accompagnement des gens en difficultés (voir *Le 18e du mois* de septembre 95). J'y ai découvert des gens qui ont l'espoir que tout usager de drogue puisse s'en sortir malgré les échecs répétés. Ce qui m'a beaucoup frappé, c'est cette confiance renouvelée et cette foi permanente en l'homme : il y a toujours quelque chose à faire. J'ai été aussi beaucoup frappé par la vie des toxi-

comanes, leurs galères. C'est un monde complètement étranger au nôtre, les valeurs y sont totalement différentes. J'ai ainsi compris comment notre société fabrique de l'exclusion.

Une vie à la Goutte d'Or plus difficile.

Ce qui m'a beaucoup intéressé à la Goutte d'Or, c'est le travail avec les associations. Celles-ci se sont organisées pour coopérer. Elles ont obtenu une salle pour y tenir leurs réunions, des permanences juridiques, etc., et aussi pour que les habitants du quartier puissent y faire parfois des fêtes de famille. C'est la salle Saint-Bruno, qui avait été autrefois un local annexe de la paroisse, mais qui maintenant appartient à la Ville de Paris et n'a plus aucun lien avec l'église, bien qu'elle soit située juste en face.

J'ai participé à l'inter-associatif au nom de la paroisse.

La vie quotidienne des habitants est plus difficile aujourd'hui qu'il y a cinq ou dix ans. Le chômage affecte beaucoup de jeunes, à la Goutte d'Or plus que dans d'autres quartiers : 35 % des moins de 25 ans. Il ne faudrait surtout pas que ce quartier devienne un ghetto.

S'il me manque ? C'est un peu tôt pour le dire, mais c'est sûr que beaucoup de liens m'attachent encore à ce quartier. Et pour longtemps. J'y garde des amis. J'y retourne d'ailleurs tous les mercredis pour la réunion hebdomadaire d'EGO.»

Recueilli par Michèle Stein et Noël Bouttier

Le Téléthon 96 d'André Dumas



Notre ami André Dumas, le «trouvère de Montmartre», participera comme l'an dernier, début décembre, au Téléthon. L'an dernier, il avait couru les 42 kilomètres d'un marathon à travers la banlieue parisienne, ponctuant sa course de cinq récitals de chansons montmartroises (*Le 18e du mois* n° 14). Cette année il ne courra pas, mais donnera une série de concerts bien plus nombreuse. Les quatre derniers auront lieu à la Halle St-Pierre les 5, 6 et 7 décembre.

Que ceux (nombreux) qui ont entendu André Dumas lors de la fête du *18e du mois* en 1995, ou encore lors de la célébration de la Commu-

ne ou de la Fête des Vendanges, ne craignent pas d'y assister : André Dumas y présentera un répertoire nouveau - toujours, bien sûr, avec des chansons des grands chansonniers de Montmartre, de Jean-Baptiste Clément et Bruant à Brassens.

Les bénéfices de ces récitals seront reversés intégralement au Téléthon pour l'Association française contre les myopathies.

□ Jeudi 5, vendredi 6, samedi 7 décembre à 20 h 30, vendredi 6 à 14 heures. Le samedi 7, participation exceptionnelle de Touré Kounda. Halle St-Pierre, 2 rue Ronsard. Entrée : 50 F minimum.

18^e

COUPS DE CŒUR

Coups de cœur, c'est le bon plan, la boutique sympa, le lieu à découvrir... Chaque mois (ou presque), des membres de l'équipe du 18^e du mois vous font partager leurs découvertes. Ce mois-ci, **Donald James**.

Initiation au hard-core...

Spermbirds, Negazione, No F/x, Doa, Youth Brigade, Rich Kids on LSD ne sont pas les noms de nouveaux virus, seulement des appellations contrôlées de groupes confirmés dans la branche *hard-core*.

Hard-core, ques aco ? Un après-punk américain, voire même californien, où l'on trouve à l'origine les Dead Kennedys pour la provocation politique (leur leader Jello Biafra se serait présenté aux élections en 1986) et le Minor Threat pour l'éthique. On parle aujourd'hui de *grunge*, de bruit. Faites donc votre initiation au *Silence de la rue*, boutique qui depuis 1990 attire de nombreux fanatiques du tout Paris et de province. Là vous trouverez T-shirts, bonnets, casquettes et de nombreux disques vinyles ou numériques. Une fois *looké*, on vous verra chevaucher la planche à roulettes rebelle sur les pavés de la rue de la Fontaine du But.

□ Le Silence de la rue, 8 rue de la Fontaine du But. Ouvert seulement l'après-midi.

...et à la techno

Ainsi habillé vous pouvez affronter la Butte et passer chez Solinas RCS rue des Trois Frères. Là vous entrez dans l'ancre de la *techno*. Peut-être y prendrez-vous un café en écoutant sur une des nombreuses platines mises à votre disposition un DJ techno, House, Ambient, Transe ou Techno hard. Si on est curieux, on peut passer comme ça des heures et s'apercevoir de la diversité de cette musique. Il y en a pour tous. Après avoir *scratché*, et si l'envie vous dit, vous trouverez des Flyers, publicité design, pour passer une soirée à votre goût.

□ Solinas RCS, 21 rue des Trois Frères. Ouvert tous les jours (sauf dimanche) à partir de 13 h.

Une caverne du disque

En marchant encore un peu, une caverne du disque et de la BD attend le fouineur. C'est une véritable mine. Tout d'abord quelques vinyles très kitsch de 10 à 20 F vous draguent, mais ensuite le rock français, la *pop*, du jazz au reggae, du *ska* au rock indépendant, le *new wave* ou le *punk*... tout est là. Un vieux Thelonious Monk comme le dernier Patti Smith. Et si vous êtes un peu compliqué, le patron regarde dans son arrière-boutique où se cachent des montagnes de BD, de disques qu'il n'a pas pu présenter par manque de place.

□ 12 rue André Del Sarte. Ts l j sauf dimanche et lundi.

LOCATION DE SALLES

(expositions, conférences, réunions, réceptions)

SOCIÉTÉ L'INDÉPENDANCE

48, rue Duhesme
75018 Paris
tél/fax 42 57 30 07

**Renseignements et visites
du lundi au vendredi de 10 h à 19 h**

Ouvert le week-end
pour toutes manifestations



Les membres de P 18 ont installé leur atelier dans le 18^e, dans l'ancien local de la Mano negra.

Dan Aucante

P 18 : un peu plus, ou autre chose, que seulement un groupe de musique

Autour d'un verre de rouge, dans leur atelier du 9, rue Francœur, Thomas Darnal (clavier et graphiste, ancien du groupe Mano Negra) et Charlotte m'expliquent : P 18, c'est plus, ou autre chose, que seulement un groupe de musique. « C'est un collectif rassemblant musiciens, interprètes, preneurs de son, DJ, et une aide programmatrice... C'est une sorte de label dans lequel chacun peut s'inscrire pour définir un projet dont la base commune est le son. »

La musique, Tom la conçoit avec un fort outillage technique, entendez par là un travail important à base d'informatique et d'électronique. Avec ça « on peut créer de la musique "en éclatement". Ce qui était inconcevable avant : lorsqu'on n'enregistrait que les seuls interprètes, l'expression transitait forcément par les textes écrits par l'auteur et dits ou chantés par les interprètes. Aujourd'hui, on peut sur un morceau enregistré, voire même en live, donner la parole à beaucoup d'autres personnes... »

Pour illustrer ce point, écoutez donc *Tous ensemble*, morceau monté à partir de slogans entendus lors de diverses manifestations contre le nucléaire et durant les grèves de la fin d'année 95. A partir de ces sons et tout autour, se construit une superbe ambiance musicale.

« Quelqu'un qui a un texte peut venir chanter sur une musique fabriquée ici, nous dit Tom. Il n'y a pas que l'aspect technique, il y a la sensibilité, l'envie de faire des choses ensemble. »

Le boulot de Charlotte, c'est entre autres l'organisation des tournées. Elle a créé en 1993 sa société *Tabata Tour* et produit P 18. Elle semble ne vibrer que dans l'espoir de ces moments futurs où P 18 partira avec

« son » spectacle pour le tour du monde.

Pour l'instant, Charlotte, Tom, Srie, Riti et les autres travaillent tous, chacun à sa manière, à la promotion de P 18. Ils ont réalisé en juin 96 *Light and Fire*, volume 1, pas encore un grand disque par le format mais quand même une réalisation impressionnante avec notamment, parmi les quatre morceaux, *la Selva Lancadone* où la voix du « sub-comandante » (le sous-commandant Marcos) retentit et nous amène immanquablement du côté des Indiens du Chiapas : P 18 y était et en a ramené des sons. Charlotte y a participé à la « table culture » et plus particulièrement au sous-thème « Art et créativité en tant qu'acte de résistance ». Suite à ces pérégrinations, elle a réalisé une émission, *Zapata revient*, diffusée sur plusieurs radios dont Radio Nova.

Charlotte a les yeux ouverts : elle sait que cette proposition de réflexion internationale formulée au Chiapas est tournée en dérision par les convaincus d'une pensée « juste et réaliste ». « On est considérés comme des "taches" en s'intéressant à cette rencontre, on est vus comme des attardés. » N'empêche que P 18 se reconnaît dans le « *Think global, act local* », axe essentiel de la pensée zapatiste.

Tom et Charlotte et les autres s'intéressent donc au « local » du 18^e arrondissement. Ils passent par exemple du temps, dans *La Pipe du Nord* (sic), café de la rue Championnet situé juste à côté des dépôts de la RATP, à écouter les pulsations du quartier... pour nous les repropo- ser peut-être plus tard sous une forme qui leur appartient et qui pourrait bien nous séduire...

Ils préparent un album où l'ensemble du collectif P 18 participera et qui sera suivi par la création d'un spectacle en live. Les quatre major compagnies de la distribution, après avoir écouté *Light and Fire*, se disent intéressées par le projet P 18 (dont l'éditeur reste Tabata Tour), mais rien n'est encore concrétisé.

Dès qu'une « scène » sera envisageable, Charlotte et Tom promettent de démarrer par le 18^e. Le rendez-vous est pris, noté... indélébile !

Chantal Juan

Les enfants de la rue Lepic au four et au Moulin de la Galette

Le Moulin de la Galette, l'ancien Radet, l'ancienne Guinguette tant et tant fréquentée par la bohème, tant et tant chantée et peinte depuis des lustres, vient en cet automne de changer de propriétaires. Après quelques années italiennes, retour à la cuisine française et à la tradition. Anne-Marie Uguen et son mari Bernard ont repris le Moulin, qui s'appelle désormais *La cuisine de Jeanne*, du nom d'une vieille dame de 84 ans, maman de la nouvelle maîtresse des lieux. Portrait en médaillon de Jeanne à l'âge de 20 ans sur la carte qui offre les plats qu'elle avait su mijoter du temps qu'elle était cuisinière placée et, en prime, musique de fond reprenant les airs de Jean Sablon et des Rina Ketty qu'elle avait aimés.

Redécouverte du goût du terroir

donc. Et, parallèlement, découverte du goût, des goûts et saveurs, offerte aux élèves de l'école toute proche de la rue Lepic, dans le prolongement de la semaine nationale du goût (14-19 octobre) durant laquelle des cuisiniers de renom sont venus dans des écoles expliquer aux enfants les grands principes de leur art. Le Moulin, pour sa part, a donné le mardi 22 une leçon de goût à toute une classe, un CM2 au grand complet venu dans l'après-midi visiter les lieux et s'initier aux différences entre sucré, salé, acide et amer. Travaux pratiques de dégustation à la clef bien sûr.

Accueillis par Patrick Yon, le sommelier (mais oui, même si on ne boit pas à 10 ans, on peut apprendre la subtilité des mariages entre vins et mets et comment «se mettre en bouche») et Christian Lalaison, le

chef pâtissier, les écoliers ont visité les locaux, fait un tour en cuisine et, installés dans la salle à manger, sous le portrait de Dalida, ils ont été initiés au bon goût du chocolat amer et du gâteau au citron meringué, la pointe salée de l'eau Perrier pour faire passer le tout.

Après le goût, l'arrière-goût : les enfants sont maintenant invités à faire un dessin-souvenir illustrant leur visite. Ces dessins seront affichés sur les murs du restaurant et un jury de clients du restaurant va être convié à les juger en dessert. Tous seront beaux, c'est certain, mais le plus beau de tous gagnera un prix : une invitation à venir goûter la cuisine de Jeanne un jour avec papa et maman.

Allez, on sort en famille et c'est moi qui vous invite !

Marrie-Pierre Larrivé

L'AIR DU TEMPS

Pluie de femmes place Clichy

A 14 h 45 jeudi 10 octobre, sur le trottoir du Pathé Wepler place Clichy, il a plu des femmes. Il est tombé d'abord une blonde à cheveux longs, puis une brune à cheveux courts. Elles tombaient debout, s'amortissaient sur leurs genoux puis souriaient. Les badauds applaudissaient. Ensuite est arrivé du ciel un jeune cadre dynamique avec ses lunettes cerclées dorées intactes. Impeccable, le jeune cadre ! Juste quelques brindilles accrochées au passage de ce long tuyau de toile venu du dernier étage et d'où jaillissent d'habitude des gravats. C'était un exercice de sauvetage. Réussi ! Au cinéma Wepler, vous ne risquez pas de flamber.

Rose Pynson

Deux amis de la Goutte d'Or lancent un jeu de société pas comme les autres : le jeu de l'imaginaire

C'est un jeu. Une série de cartes, sur chacune desquelles figurent deux photographies - presque abstraites, fragments de paysages ou d'objets, aux couleurs saturées, assemblés deux à deux par un lien secret qui ne relève que de la sensibilité, pas de la logique -, et en face une série de questions ou de propositions. Ça s'appelle *Voyage en écriture*. C'est un jeu de l'imaginaire. Le but, c'est, à partir des images proposées, de rêver, d'imaginer, d'exprimer, d'écrire.

Les photos sont de Cathy Bion, une artiste qui habite la Goutte d'Or depuis toujours - elle y est née et sa famille y vit depuis 1907, dit-elle avec fierté ; elle est la fondatrice de l'association Plur'Art, qui cherche à rassembler des artistes de cultures différentes - français, japonais, espagnols, australiens, italiens, anglais, thaïlandais... Les questions ont été élaborées par Jean-Luc Pouliquen, éditeur (*Les Cahiers de Garlaban*) et poète, qui vit généralement en Provence mais entretient depuis des années une liaison suivie, une sorte d'histoire d'amour, avec le 18e arrondissement de Paris.

Jean-Luc anime des «ateliers d'écriture». Par exemple, en juin 93 et juin 94, avec des enfants de l'école de la rue Cavé. Il leur apprenait à apprivoiser les mots, car les mots ne sont pas des ennemis, et comment on peut les faire s'appeler les uns les autres, s'assembler, faire une danse, et comment ils peuvent aider chacun à tirer de lui ce qu'il y a tout au fond, joyeux ou triste. Et avec des jeunes de l'URACA (Unité d'action et de réflexion des communautés africaines) rue de Chartres. Et avec la section jeunesse de la bibliothèque de la Porte Montmartre.

En mai dernier, Jean-Luc a participé au festival *Le 18e tout un poème*. Il était un des animateurs de la soirée intitulée *Paroles métissées*, qui



Jean-Luc Pouliquen et Cathy Bion

fut une des plus réussies du festival : lectures de poètes africains et antillais, musiques... Ceux qui y étaient présents se souviennent notamment de l'émotion qui s'est emparée de tous lorsque Moumy Traoré, une adolescente africaine, a pris la parole. Jean-Luc a été un de ceux qui ont permis aux enfants de la Goutte d'Or d'éditer leur recueil de poésie.

Cathy Bion participait elle aussi au *18e tout un poème*. Elle exposait des collages à la Halle St Pierre, et c'est le soir de *Paroles métissées*, dans

la discussion avec Jean-Luc Pouliquen, qu'est née l'idée du jeu. «*J'ai toujours eu envie qu'il y ait des mots liés à mes images*», dit Cathy.

Les mots, c'est à chacun des participants au jeu de les imaginer. Le jeu n'est pas réservé aux enfants. Il fonctionne aussi très bien avec des adultes. Et il va plus loin qu'il n'en a l'air : il peut être pour chacun un révélateur, un instrument de connaissance de sa personnalité. La première règle de ce jeu, «*c'est que ça décoince*», dit Cathy.

René Molino

□ Le jeu existe en deux versions : version «individuelle», 480 F, et grand format «porte-folio» pour utilisation en groupe, 2 000 F. Renseignements : Plur'Art, 6 rue Polonceau, 75018 Paris.

Portes ouvertes à la cité Montmartre aux artistes

Les «portes ouvertes» de la cité *Montmartre aux artistes*, 189 rue Ordener, auront lieu cette année les 29, 30 novembre et 1er décembre, toujours sous le titre *L'Extra-Ordener*. Dans le grand hall d'entrée une exposition présentera une centaine d'artistes, peintres, sculpteurs, graveurs, graphistes, photographes, etc., habitant la cité, et de nombreux ateliers seront ouverts au public au long des douze coursives des trois bâtiments. Une initiative commémorera en outre la mémoire de deux musiciens célèbres qui ont habité ce lieu : Pierre Monteux, chef d'orchestre (qui dirigea entre autres la «première» du *Sacre du printemps*) et Jean Martinon, compositeur et chef d'orchestre.

□ Ouvert de 11 h à 21 h. Métro le plus proche : Guy Môquet ou Jules Joffrin. Renseignements : 01 42 54 76 34 et 01 46 06 33 56.

Un nouveau Guide du 18^e

Encore un guide du 18^e, souhaiterions-nous écrire. Mais en fait, ils étaient jusqu'à présent trop peu nombreux, souvent déjà anciens et un peu dépassés. Alors, *enfin* un guide du 18^e, actualisé, riche d'informations, pratique, original.

En onze promenades vous aurez fait le tour de tous les quartiers de l'arrondissement, découvert rue par rue son histoire et son évolution. Quatre de ces promenades sont consacrées à Montmartre, mais Clichy, Clignancourt, la Chapelle et la Goutte d'Or sont aussi proposés. A chaque étape vous trouverez dans ce guide une carte, des encadrés historiques ou culturels, quelques belles illustrations, et une multitude de surprises dont vous n'aviez pas idée, parfois même au coin de votre rue.

En introduction, l'histoire du 18^e défile, de l'époque gallo-romaine à nos jours. En index, vous aurez tous les numéros et adresses utiles de l'arrondissement et une bibliographie. Vous l'avez compris, c'est le guide le plus récent, le plus instructif, un cadeau tout désigné pour les prochains fêtes de Noël.

Bonnes promenades.
Bertrand Combaldieu
□ *Le Guide du promeneur, 18^e arrondissement.* Editions Parigramme. 95 F.

PRÉCISION

Dans notre dernier numéro, par suite d'une mauvaise manipulation technique, le nom de l'éditeur du livre *Les poètes du Chat noir* a sauté. Il s'agit d'un livre de la collection *Poésie* chez Gallimard (choix et présentation d'André Velter).

Une plaque va être posée rue Damrémont où naquit Malraux

André Malraux est mort il y a vingt ans. De nombreuses manifestations culturelles sont prévues à travers la France pour l'anniversaire de la disparition du grand écrivain, qui fut aussi ministre du général De Gaulle. Un de ces événements aura lieu dans le 18^e : Malraux était en effet né au 53, rue Damrémont, le 3 novembre 1901. A l'initiative de l'association *Les amis d'André Malraux - Montmartre*, une conférence-débat intitulée *André Malraux, le dernier des justes* aura lieu le 18 novembre à 20 h 30 au Studio 28 (10, rue Tholozé), précédée de la projection d'un court-métrage. L'entrée est gratuite dans la limite des places disponibles (200 places). Dans les jours suivants, une plaque commémorative sera posée sur l'immeuble où il naquit.

Les «librairies de littérature» dans le 18^e

Une librairie, c'est comme un livre. Il y a un genre, une histoire, une atmosphère, des personnages, ... le personnage principal étant généralement joué par le libraire lui-même. Véritable liaison entre le livre et le lecteur, c'est lui qui donne une âme aux lieux, conseillant tel ouvrage plutôt que tel autre, mettant en avant un auteur, un roman, un recueil de poésie, choisissant d'organiser sa vitrine autour de tel ou tel livre, tel ou tel auteur, tel ou tel thème. Sa plus grande joie ? Faire découvrir...

Il y a dans notre arrondissement d'autres librairies que ceux qui figurent ici, quelquefois aussi compétents, aussi capables de vous conseiller, mais qui sont en même temps papetiers, ou marchands de journaux... Nous ne pouvions pas, faute de place, les présenter tous : nous avons pris le parti de consacrer ces deux pages aux librairies qui *ne vendent que des livres*, et rien que des livres dans des éditions actuelles. Nous avons donc également écarté les bouquinistes et marchands de livres anciens, bien qu'il en existe dans notre 18^e chez qui l'on peut faire de véritables trouvailles. Il fallait choisir ; mais nous aurons sans doute un jour l'occasion de parler des autres...

L'Humeur vagabonde, rue du Poteau : 12 000 livres

Olivier Michel, venu de Rennes, et Denis Gorret, parisien, se sont connus en travaillant à la librairie Flammarion en 1985. Il y a un an, ils ont ouvert *L'Humeur vagabonde*, 60 m² pour la vente, 40 m² de sous-sol pour le stockage, le tout loué (pas trop cher) à l'OPAC au 44, rue du Poteau, à la place d'un ancien magasin de jouets. Ils n'ont pas choisi cet emplacement par hasard : c'est dans ce quartier qu'ils voulaient s'installer. Une grande devanture présente d'un côté les polars et livres pour enfants, de l'autre les belles éditions de littérature.

A l'intérieur, sous de beaux voiles de coton naturel, de multiples présentoirs sont disposés pour découvrir des petits éditeurs (Serpent à plume, Autrement, Syllepse, Ludd, etc...). Des photos d'auteurs (Perec, Joseph Roth, Stefan Zweig, Julien Green...) sont installées entre les rayons de livres de poche, de sciences humaines, de littérature évidemment.

Olivier et Denis ont une clientèle de proximité, avec un système de réduction et cartes de fidélité. Ils sont abonnés à un système de coursiers pour les commandes et n'hésitent pas à recommander de beaux livres, avec beaux papiers, comme les petits livres de Séquences, de la collection Ombres ou ceux de Ibolya Virag, éditrice hongroise. Les clients ont entre 30 et 50 ans, viennent souvent avec leurs enfants. La fiction et les romans sont les plus demandés mais les BD se vendent aussi très bien. Parmi 12 000 livres bien disposés, le choix est large, le plaisir de feuilleter aussi. Tubes actuels : *Truismes* de Marie Darrieu-

Cette double page sur les librairies a été réalisée par Christelle Antoine, Jean-Yves Sparfel, Rose Pynson, Silke Rotzoll.

Clair de Plume : un vrai passionné de librairie

Un rayon art particulièrement fourni, des étagères de bois blond chargées de BD, un petit coin regorgeant de livres pour enfants devant lequel on aimerait bien s'asseoir à même le sol... Quand, soudain le regard s'attarde sur un panneau de livres ésotériques, faisant face à de sages volumes de philosophie attendant en rang d'oignon qu'un esprit curieux veuille bien les feuilleter. Plutôt éclectique!

Avec ses faux airs d'étudiant timide, Patrick Lécureuil, installé ici depuis six ans, s'en défend : «Non, non, c'est une petite librairie de quartier classique !» Il est vrai que l'on y trouve aussi des livres de poche, tous les romans dont on parle, ceux dont on parle moins, et des classiques... Mais en le titillant un peu, le jeune libraire avoue avoir une prédilection pour les livres d'art sur la période romantique, puis pour les livres pour enfants, mais aussi la poésie, etc... Enfin, presque tous les genres y passent. A coup sûr, un passionné ! «Je voulais faire ce métier depuis l'adolescence», confie-t-il. Et pour être certain de l'exercer, pendant deux ans, il a suivi une des rares formations de ... libraire. Oui, oui, cela existe.

Dans le feu de la conversation, il revient à la littérature. Et bon, il l'avoue, ce qu'il préfère ce sont les romans de femmes anglo-saxonnes telles que Virginia Woolf. Les yeux clignent derrière les lunettes : «...ainsi que les humoristes anglais.» Et le livre qu'il conseille en ce moment ? La réponse fuse : «*La sorcière*». Pardon ? Oui, le livre de Marie Ndiaye aux éditions de Minuit !

C. A.
□ Clair de Plume, 78 bis, rue Joseph de Maistre. Tél. : 01.42.63.20.03



Thierry Nectoux

secq, *Corto Maltese* le roman d'Hugo Pratt, *Made-moiselle Chambon* d'Eric Holder et, en série noire, *Car* de Harvey Crews.
J.Y.S.
□ 44, rue du Poteau. 01 42 23 23 15.



Françoise Marrié

Anima, rue Ravignan : tout en nuance et sensibilité

Anima, animae... sûr que cette toute petite librairie a une âme ! A dire vrai, avec le grand tapis qui jonche le sol, les bibliothèques en pin, et la musique classique en ambiance, on a comme l'impression d'entrer chez quelqu'un. En l'occurrence chez Patricia Menay, une petite brune un tantinet réservée qui règne depuis seize ans sur les lieux. Ici romans (français et étrangers) sagement alignés par ordre alphabétique et recueils de poésie se font face. Dans un coin, un large choix de revues littéraires : Sud, l'Atelier du Roman, Poésies 96, Le Mache-Laurier, l'Estocade, etc... Plus loin des récits de voyages, des essais... Chaque livre étant soigneusement choisi par Patricia. Des partis pris ? «Je suis forcément obligée d'en avoir, ne serait-ce de par l'exiguïté de la librairie. En revanche, sur commande, je suis à même de proposer tous les volumes disponibles.» Une belle histoire, une écriture toute en nuance et sensibilité ? L'adresse semble toute indiquée !

C.A.
□ Librairie Anima, 3 rue Ravignan. Tél. 42 64 05 25.

Mémoires vives, rue du Ruisseau

En 1992, la dernière librairie du quartier venait de fermer. C'est alors qu'en novembre Jean-Max Gazave a repris au 66, rue du Ruisseau, une papeterie-librairie qui périssait, et l'a transformée en librairie-librairie à l'enseigne *Mémoires vives*.

Mémoires vives présente en vitrine des livres d'enfants notamment de la collection *Découvertes Benjamin*, mais aussi des reproductions de manuscrits et de collages, des T-shirts d'une petite maison d'édition, Chemins nocturnes, des livres sur Picasso et Giacometti, des œuvres d'Umberto Eco, Paul Auster, Yann Queffélec. En cet automne 96, les petits livres des Mille et une nuits (10 F), des éditions Actes Sud et de l'Ecole des loisirs se vendent bien.

Dans ses 45 m², *Mémoires vives* accueille chaleureusement les lecteurs, les laissant toucher les livres-objets du coin enfants. «Etre libraire ici, c'est du militantisme», dit la femme de Jean-Max. La clientèle est de proximité et se voit offrir une réduction de 5 % sur tous les prix comme dans les grandes surfaces. «Avec un stock de 9.000 livres et une demande d'apport de capital pas trop importante au départ, on tient le coup, même si l'installation de l'Humeur vagabonde tout près il y a un an a pu nous prendre quelques clients !»

Un tiers du chiffre d'affaire est réalisé par des commandes spécifiques. On obtient à *Mémoires vives* un livre rare en 24 heures maximum. La librairie ne veut dépendre d'aucune maison d'édition, même si les Editions de Minuit sont les plus appréciées. Il y a de temps en temps des séances de signatures par des auteurs.

J.Y.S.
□ 66, rue du Ruisseau. 01 46 06 36 26.

Librairie de Paris, place Clichy : la plus vaste

Qui penserait que dans cette zone frontalière entre le 9^e, le 17^e et le 18^e, derrière une modeste vitrine coincée entre un Quick, un cinéma désaffecté et une bouche de métro, se dissimule un espace de 350 m² sur deux niveaux, entièrement consacré aux livres ? Depuis près de cinquante ans, cette librairie reste imperturbable malgré les changements intervenus sur la place Clichy. Pourtant elle a bel et bien failli être mangée par un fast food. Fort heureusement Gallimard l'a rachetée en 89.

Ici on vient se promener, se rencontrer, parler, lire. On peut flâner entre les rayons, regarder les dizaines et dizaines d'ouvrages exposés sur les tables, en feuilleter quelques-uns sans qu'aussitôt un vendeur vous tombe dessus - mais dès que vous avez besoin d'un renseignement vous en trouvez un.

Etonnant sur cette place que l'on croirait vouée au passage ! Détrompez-vous. Avec sa clientèle éclectique qui puise à tous les rayons allant de la poésie au jardinage, cette librairie généraliste est un lieu très inscrit dans le quartier, d'autant qu'une quinzaine d'employés est toujours là pour donner ses conseils : une véritable équipe, qui organise même parfois de véritables chasses au trésor autour de l'ouvrage au titre et à l'auteur inconnu, quand elle ne se mobilise pas autour d'animations : mise en scène de livres autour de spectacles qui se jouent alentour, promotion d'auteurs ayant écrit sur le quartier, présentation d'une collection. L'été dernier par exemple il y a eu une vitrine *Poésie Gallimard* : pour l'occasion, chacun des vendeurs avait écrit son «coup de cœur», l'un sur Shakespeare chantre du dépit amoureux, d'autres sur Fernando Pessoa, Jacques Réda le piéton de Paris, Aragon, Cendrars...

En novembre il y aura une grande vitrine sur le cinéma, pour souhaiter la bienvenue au «Cinéma des cinéastes» qui ouvre avenue de Clichy (voir notre n° 21), avec des ouvrages récents mais aussi d'anciennes affiches, de vieux numéros des *Cahiers du cinéma*, etc...
R. P.

□ Librairie de Paris, 7 place Clichy, 75017 Paris. Tél. 01 45 22 47 81.

La Vie Verte, rue Yvonne Le Tac : de 0 à 77 ans...

La librairie «de la rue Yvonne Le Tac» ? Même les bouts d'choux du quartier connaissent ! Dans le petit coin qui est entièrement dévolu aux jeunes enfants, les livres regorgent d'histoires plus passionnantes les unes que les autres, quand ils ne s'animent pas. Jeux de pliage, de miroirs, histoires d'animaux, de jouets... Histoires pour se faire peur ou histoires de «caca boudin», ils adorent. Marie Bouchoux, maîtresse des lieux depuis plus de vingt ans, ne s'y trompe pas, à chaque âge ses dadas ! Pour elle, ce qui prime, c'est la qualité des dessins et de l'histoire, et il n'est pas rare qu'elle donne des coups de pouce aux auteurs français. Car, il faut bien l'avouer, la littérature enfantine est plutôt submergée de traductions de livres étrangers. Les chouchous ? Claude Ponti, Grégoire Solotareff, etc... mais aussi la collection *Pleine lune* de Nathan, la collection *Les racines du savoir* de Gallimard, etc...

Si pour les enfants, c'est du gâteau, les adultes ne sont pas oubliés dans cette librairie, puisque l'on y trouve bouquins de cuisine, ouvrages de littératures française et étrangère, quelques ouvrages historiques sur le quartier, etc... On trouve en bonne place sur les rayons, ici comme ailleurs, les succès du moment, *Truismes* de Marie Darrieusecq et *La sorcière* de Marie Ndiaye, mais les coups de cœur sont en ce moment pour *Mon premier jour de bonheur* de Lionel Duroy (Julliard) et incontestablement pour *Jamais vu soleil ni lune* de Camon (Gallimard), une merveille paraît-il...

C. A.
□ La Vie Verte, 30 rue Yvonne Le Tac. Tél. 01 46 06 84 30.

A propos du Mois de la Photo à Paris

Les noirs profonds de Jean-François Clolus, le tireur de la rue Ramey

Novembre est, tous les deux ans, le «mois de la photo à Paris» : un bouquet d'expositions dans tous les coins, patronné par la Ville de Paris. Depuis 1994, il y a également un «mois off», de la même façon qu'à côté du festival de théâtre d'Avignon il y a un «festival off», non officiel. Dans le «mois off» ne sont présentés que de jeunes photographes inconnus ou encore peu connus.

Cette année, une des premières séances de sélection pour le «mois off» s'était déroulée au printemps chez Jean-François Clolus, tireur rue Ramey (18e), qui avait prêté pour cela son local.

Pour Clolus, le tirage photo, autant que la prise de vue, est une activité artistique. C'est lui que nous avons choisi de présenter en introduction à ce «mois de la photo» de novembre 96.

Chez lui, développement et tirage (du 10 x 15 au 50 x 60) sont exclusivement manuels, et seulement en noir et blanc : c'est que Jean-François Clolus, tireur photo, a une exigence de qualité avant tout. Il aime les noirs profonds, les beaux contrastes. Installé depuis 1975 au 35 de la rue Ramey où il travaille seul avec sa femme, il a une clientèle composée en majorité de photographes professionnels travaillant dans la publicité, la mode, le reportage et l'édition, mais également 20 % de photographes amateurs passionnés qui aiment la belle ouvrage. De nombreux comédiens habitant le quartier et ayant besoin de beaux tirages pour leur book font également appel à ses services.

Après son apprentissage, complété par les cours du soir des écoles de la rue de Vaugirard et de la rue Paul Valéry, il a travaillé quelque temps dans une agence de publicité avant de s'installer à son compte dans un petit local, rue Simart, en 1971, qu'il a quitté en 1975 pour son adresse actuelle.

Il aime la diversité de son travail, due à la variété de sa clientèle. Il aime les discussions explicatives avant ou après les premiers essais. En ce

moment il travaille sur le dernier reportage en Afrique de Raymond Depardon. Il tire également, en 10 x 15 sur papier baryté, avec le fameux filet noir qui atteste du non recadrage, toutes les archives sur trente ans de ce photographe, qu'il aime beaucoup parce que ses images recouvrent tous les genres et tous les continents, de l'actualité politique aux paysages. Cela représente un travail sur plusieurs années avec une moyenne de 200 à 300 tirages par mois.

Jean-François Clolus fait également de la prise de vue, mais uniquement pour lui, en 24 x 36 et en 6 X 6 et en noir et blanc bien sûr, avec une prédilection pour les paysages. (Ce n'est cependant pas un paysage qu'il nous a confié pour illustrer cet article, mais une scène de marché, qu'il aime à cause de son rythme.)

Ses photographes préférés ? Richard Avedon, Irvin Penn, Willy Ronis, Robert Doisneau, Jean-Loup Sieff - ce qui manifeste un certain éclectisme.

Pour le *mois off* de la photo, il a fait des tirages pour deux des jeunes photographes qui y participeront : Jean-Luc Lobbe qui expose à Sartrou-

ville, et Yannick Garnier au CE d'EDF, 28 rue Nollet (17e). Il y a deux ans, il avait prêté, toujours dans le cadre du *mois off*, son magasin au photographe Marc Gautier pour qu'il y expose, mais vu l'exiguïté du lieu, il n'a pas souhaité renouveler l'expérience cette année.

Jean-François Clolus ne voit pas l'avenir du noir et blanc en rose. Le noir et blanc ne représente déjà que 4 à 5 % du marché total du tirage photo. L'avènement du numérique le fera sans doute encore reculer. La fin d'un métier en vue ? Et pourtant, un beau tirage noir et blanc, c'est incomparable...

Michèle Stein



Traces de civilisation

À la galerie **Autres regards**, 21 rue Simart, *Traces de civilisation*, photographies de Véronique Lalot : images de pierres, de gravats, d'objets de rebut, dans un rigoureux noir et blanc... (Du lundi au vendredi de 14 h à 18 h 30.)

Au Centre Carpeaux : quand le corps fabrique directement ses photos

On verra d'étranges photos au Centre Carpeaux durant le Mois de la photo : faites sans appareil photographique. Daniel Besson utilise un procédé permettant d'impressionner des surfaces photosensibles en les plaçant en contact avec des parties du corps, visage, bras, main... Cela donne de grandes surfaces noires sur lesquelles des formes surgissent de l'ombre. Le samedi 23 novembre à partir de 14 h, rencontre entre "Carpeaux", le public et Daniel Besson.

Le Centre Carpeaux est un centre d'accueil thérapeutique recevant des personnes en difficultés psychologiques. Il avait déjà en avril 96 réalisé une exposition d'art contemporain et, lors du festival *Le 18e tout un poème*, reçu le poète Bernard Noël. L'art a sa place dans le travail thérapeutique mené par l'équipe soignante du Centre.

□ Ouvert au public du 4 au 28 novembre, lundi et jeudi 10 h - 12 h 30 et 14 h - 18 h, mercredi 14 h - 18 h



Il arrive à Clolus, entre les travaux qu'il fait pour ses clients, de tirer aussi des photos qu'il a prises lui-même, pour son plaisir. Telle cette vue d'un marché à Salonique (Grèce).



Brahim Chanchabi - AIDDA

Le 18e du mois et AIDDA vont lancer les Rencontres photographiques du 18e

Images et quartiers, tel sera le thème des premières *Rencontres photographiques du 18e*, qui auront lieu du 24 mars au 24 avril 1997. L'initiative en revient à l'association AIDDA et à l'équipe des photographes du *18e du mois*. AIDDA, créée il y a une dizaine d'années dans le quartier de la Goutte d'Or, a pour objectif de constituer des archives photographiques permettant une meilleure connaissance des populations et des quartiers en France et en Europe. Elle a organisé déjà de nombreuses expositions et publications.

Les *Rencontres photographiques* présenteront, autour d'une exposition centrale à la mairie du 18e sur le thème **Le 18e et ses quartiers**, une série d'autres expositions photo à travers tout l'arrondissement.

A cette occasion, AIDDA et *Le 18e du mois* créent le

Prix de la photographie documentaire et sociale.

Ce concours, lancé au niveau national, est ouvert aux professionnels et aux amateurs avertis, sans condition d'âge ni de nationalité. Les participants devront envoyer avant le 10 février 1997 un ensemble cohérent de 5 photos, noir et blanc ou couleurs, au format 18 X 24, rendant compte d'un aspect de la réalité sociale ou d'un événement d'actualité. Le jury comprendra des personnalités prestigieuses du monde de la photographie.

Pour obtenir tous renseignements sur les prix attribués, le règlement du concours et les conditions de participation, écrire à : **AIDDA, «Prix de la photographie sociale et documentaire», 21 rue Simart, 75018 Paris.**

Au Musée d'Art juif Un siècle de musique des Juifs de Tunisie

«Chants, danses et musique des Juifs de Tunisie» : c'est l'exposition qui commence le 7 novembre au Musée d'Art juif de la rue des Saules. On y découvrira cent ans d'histoire de cette communauté à travers des images et documents sur les chants liturgiques et les chants profanes, les orchestres, chanteuses et danseuses juives du début du siècle et des «années folles». On verra aussi de nombreux instruments de musique orientale et des décors, et l'on pourra entendre des enregistrements historiques.

□ Du 7 novembre au 31 décembre. 42 rue des Saules, tous les jours sauf vendredi et samedi, de 15 h à 18 h. Tél. 01 42 57 84 15.

La Maison Verte, 100 ans et toujours verte

La Maison Verte fête ses cent ans. C'est en effet en 1896 que la «Mission populaire évangélique» s'est installée dans le 18e, d'abord rue de Clignancourt dans un bâtiment de briques vertes ver-

nies (d'où son nom), puis à son adresse actuelle, 127 rue Marcadet. Depuis, elle a poursuivi sa double activité de paroisse protestante d'une part, et d'autre part d'animatrice d'œuvres sociales multiples et de lieu où se rencontrent toutes sortes de composantes associatives du 18e.

Cet anniversaire sera marqué, le dimanche 24 novembre, après le culte, par un repas où sont invités tous les amis de la Maison Verte et de son pasteur Jean-Paul Morley, et l'après-midi par un rallye-jeu-spectacle.

Le cinéma québécois avenue de Clichy

Ouvert depuis peu, le Cinéma des Cinéastes, 7 avenue de Clichy (c'est dans le 17e, mais il y a juste l'avenue à traverser pour y aller depuis le 18e !), accueille du 28 octobre au 5 novembre les films du Festival du cinéma québécois qui vient de se dérouler à Blois : films de Denys Arcand, Jean Baudry, Gilles Carle, Paule Baillargeon, Gilles Noël, Arthur Lamothe, Pierre Gang.

□ 7 avenue de Clichy. Programmation : 08 36 68 97 17. Renseignements : Festival du cinéma québécois, 9 rue Durantin, 75018 Paris.

18e

COUPS DE FOURCHETTE

A la Chapelle

Où irons-nous dîner ? Où déjeunerons-nous ? Dans ces *Coups de fourchette*, nous vous proposons une sélection de restaurants, chaque fois pour un quartier différent. Nous ne prétendons pas être exhaustifs : nous parlons de ce que nous connaissons, et si nos lecteurs ont d'autres bonnes tables à nous signaler, nous irons voir. Cette rubrique n'a aucun caractère publicitaire, nous ne touchons pas un centime pour les notices qui y figurent. Ce mois-ci, trois restaurants du quartier de la Chapelle, sélectionnés par **Claire Cartier-Cottin**.

Hanouman : 403 plats au menu

De nombreux restaurants asiatiques se sont créés à la Chapelle. On en compte sept rien que dans la rue de Torcy, et le choix est difficile. Hanouman est le plus grand, tant par la dimension imposante de la salle (qui pourtant ne paraît jamais vide, preuve que ce restaurant est apprécié) que par le nombre de plats inscrits au menu : pas moins de 403 ! Spécialités chinoises, vietnamiennes, thaïlandaises : un festival de saveurs, toutes bien caractérisées. Un bonheur pour ceux qui aiment la découverte. Nous n'avons pas encore essayé les 403 plats, mais jusqu'à présent nous n'avons connu aucune déception. On peut très bien manger à partir de 70 à 80 F.

□ Rue de Torcy (métro Marx Dormoy).

Le «Routiers» de la rue Marx Dormoy

On trouve rarement un menu à 70 F aussi somptueux : parfois huîtres et crevettes parmi les entrées, ou bien une remarquable tarte aux poireaux, et en plat principal, au choix selon les jours, tripoux d'Auvergne, salade au saumon fumé, pavé d'autruche, sans oublier bien sûr les traditionnels (et excellents) bourguignon, côte d'agneau, moules marinières, etc... Sorbets et pâtisseries maison au dessert. Tout est bon. Il y a aussi un menu à 100 F. Au mur, des reproductions de Miro, Chagall, Braque, des gravures de peintres contemporains attestent du bon goût de la patronne.

□ Restaurant «les Routiers», 52 rue Marx Dormoy (métro Chapelle ou Marx Dormoy).

La Marmite savoyarde

Des photos sépia de paysages savoyards, de vieux ustensiles de cuisine luisant le long du mur : le cadre est accueillant. Menu à 64 F le midi (pas le soir). Mais ce sont les plats à la carte qui font l'intérêt de ce restaurant. Les entrées entre 35 et 40 F, les plats entre 90 et 120, mais ça vaut le coup. Bien entendu, on trouve ici toutes les variétés de fondues (quatre sortes de savoyardes, plus la bourguignonne) et de raclettes (au jambon de Savoie, à la pancetta au poivre, au lonzo, à la coppa, à la viande séchée des Grisons). Avec des vins de pays : Apremont, Mondeuse, Roussette, Crépy, et un Pétillant de Savoie à découvrir.

□ 26 rue Marx Dormoy (métro Chapelle).

Au Musée de Montmartre Utrillo, Valadon, Utter... et un jardin extraordinaire



Les trois moulins, de Maurice Utrillo

Utrillo, Valadon, Utter : la Trinité Maudite. L'expression est d'André Utter pour désigner sa femme Marie-Clémentine dite Suzanne Valadon, son beau-fils Maurice Utrillo, et lui-même. Tous trois peintres (bien qu'Utter soit plus connu pour son habileté à vendre les œuvres de sa femme et de son beau-fils que pour son propre talent), ils ont emménagé en 1911 dans la grande maison du 12, rue Cortot, devenue aujourd'hui le Musée de Montmartre, où se tient l'exposition qui porte leurs noms.

En 1911, Suzanne a 46 ans, son fils Maurice Utrillo 28. Utter, qui en a 25, a été un ami de Maurice avant de devenir le compagnon de sa mère. Relations tumultueuses où entrent l'art, la passion et l'alcool. La misère aussi. Suzanne y est habituée : née de père inconnu, elle a été modiste, bonne, serveuse, marchande des quatre saisons, trapéziste puis modèle. Elle a posé pour Puvis de Chavanne, Renoir, Toulouse-Lautrec et d'autres. Et pour Degas qui découvre qu'elle a du talent

pour dessiner et lui conseille de s'y consacrer.

Elle n'avait pas encore 18 ans et habitait avec sa mère rue du Poteau quand est né Maurice. Lui aussi de père inconnu (il a été reconnu huit ans plus tard par le journaliste espagnol Miquel Utrillo).

Ils montent sur la Butte. On imagine le petit Utrillo, petit poulbot avant la lettre, jouant sur les pavés de la rue Tourlaque. L'imagerie naïve s'arrête là. A 10 ans il est alcoolique. Alors elle lui donne des pinceaux, elle lui apprend à peindre.

Moins romantique et plus potager

L'exposition fait revivre ces trois personnages mythiques dans la maison de la rue Cortot, avec son extraordinaire jardin - qui à cette époque devait être moins romantique et plus potager.

On y verra 13 tableaux d'Utrillo, 12 dessins et peintures de Suzanne Valadon, 7 œuvres d'André Utter, de nombreux témoignages photographiques de leur vie et des toiles de peintres montmartrois de la même époque.

Valadon et Utrillo sont des autodidactes. L'une de caractère fougueux, passionné, au réalisme parfois trivial avec des contrastes de couleurs acides dans une explosion d'énergie contenue par un cerne noir. Les compositions d'Utrillo plus délicates et lumineuses, avec une touche fine même si la pâte est épaisse, et des nuances subtiles de couleurs sur un dessin aux allures naïves ; il se dégage de ces rues souvent désertes, de ces places et de ces cafés qui devaient être pauvres et sans grâce à l'époque, une poésie mélancolique. Vous verrez les Trois Moulins, le Maquis, la rue du Mont-Cenis, l'église Saint-Bernard... et le jardin de la rue Cortot.

Ce jardin n'est pas seulement une gouache d'Utrillo peinte vers 1904. Il vous enveloppe, il est derrière les fenêtres avec sa charmille, son allée, quelques traces d'arbustes que l'on vient d'abattre, et plus bas un petit morceau de vigne rutilant en ce moment, et là-bas Paris et la campagne.

Extraordinaire, ce jardin !

Rose Pynson

□ 12, rue Cortot, tél. 01 46 06 61 11. Jusqu'au 31 mars, tous les jours de 11 h à 18 h sauf lundi.

A la Halle Saint-Pierre Ange et Damnation

Elles ne s'appellent pas réellement Ange et Damnation, ces deux jeunes femmes de la rue Ramey, dont la carte de visite porte l'indication «sculpteuses» (elles tiennent à cette orthographe) et qui exposent leur travail à partir du 4 novembre à la Halle St Pierre. Ange et Damnation, c'est leur pseudonyme ; effectivement leur exposition sera dominée par sept grands anges bleus suspendus à la verrière, et on y découvrira quelques démons dissimulés ici ou là.

Ange et Damnation travaillent ensemble depuis dix ans. Elles ont voyagé en Afrique, en Inde, en Amérique, et si elles se sont installées finalement dans le 18e, c'est parce qu'elles aiment le mélange des cultures qu'on trouve dans notre arrondissement. Elles ont emprunté les figures d'anges qu'elles affectionnent à la grande tradition des églises baroques du XVIIe siècle, avec l'exubérance exhibitionniste de leurs sculptures, une certaine outrance dans l'expression des sentiments ; mais elles y ont mêlé des influences cueillies à travers le monde entier, et un humour, un goût du jeu, et une «laïcité farouche trempée de féminisme»... Elles aiment aussi le mélange des matériaux, le bronze aussi bien que le polystyrène expansé, le ciment, le bois, le fil de fer ou le carton, et toutes sortes d'objets récupérés à droite et à gauche et qu'elles «bidouillent». «Nous sommes des bidouilleuses», disent-elles. Tout cela fait un mélange pétillant, détonant, franchement militant mais pas du tout «politiquement correct», et surtout drôle.



L'exposition s'appelle *De Barbès et d'ailleurs*. On y verra, entre des dizaines de pièces, un grand «auto-portrait» des deux sculpteuses sous forme d'une déesse à deux visages et six bras, d'autres déesses de toutes tailles et tous aspects (l'une s'appelle *Rue Myrha*), une sorte de reposoir intitulé *Goutte d'Or* où figurent deux petites théières et qui évoque les temples hindous, un clin d'œil à Louise Michel la «Vierge rouge» de la Commune, et toutes espèces de cœtera.

René Molino

□ Jusqu'au 2 décembre. 2 rue Ronsard, tous les jours de 10 h à 18 h, entrée gratuite. Le 28 novembre à 19 h 30 aura lieu un concert autour de l'exposition avec Coussé (chansons populaires d'ici et d'ailleurs) et Michel Graillier au piano, Aïcha Redouane dans des chants arabes classiques, etc...

Si vous voulez être sûr(e) de ne pas manquer un seul numéro du 18e du mois, abonnez-vous !

- Je m'abonne au 18e du mois : un an (onze numéros) : 130 F
- Je m'abonne et j'adhère à l'association des «Amis du 18e du mois» : 230 F (130 F abonnement + 100 F cotisation)
- Je souscris un abonnement de soutien : 500 F (130 F + 370 F cotisation de soutien)

(Cochez la formule que vous avez choisie.)

Nom : Prénom :

Adresse :

Découpez ou recopiez, et envoyez, avec le chèque libellé à l'ordre «Les Amis du 18e du mois», à l'adresse : Le 18e du mois, 7 rue du Ruisseau, 75018 Paris

par Chantal Juan, Michèle Stein, Rose Pynson

Le premier spectacle du Théâtre des Abbesses : un opéra de poche de Cocteau

Ce mois-ci, le Théâtre des Abbesses ouvre ses portes. A l'instar de l'Opéra de Paris qui dispose du Palais Garnier et de la Bastille, le Théâtre de la Ville, installé place du Châtelet, a maintenant son second point de référence, aux Abbesses.

Dans un premier temps, Gérard Violette, directeur du Théâtre de la Ville et donc aussi des Abbesses, s'est attaché à y produire des spectacles pas trop nombreux mais adaptés à cette nouvelle salle qui a de la «personnalité».

On l'aura bien compris, ces deux lieux que sont le Châtelet et les Abbesses sont radicalement différents : par la disposition de la salle (théâtre «au noir» au Châtelet et théâtre «à l'italienne» aux Abbesses), par la «jauge» (440 places aux Abbesses), par l'ambiance. La direction du Théâtre de la Ville n'entend pas que le Théâtre des Abbesses soit un simple lieu de duplication de ce qui se passerait au Châtelet, mais qu'il développe son identité propre. Identité dans laquelle l'impact du quartier compte ; car si Gérard Violette espère voir le Théâtre des

Abbesses acquérir une renommée nationale et même internationale, il souhaite avant tout qu'il soit complètement intégré au quartier. «J'aimerais qu'il y ait une sorte d'histoire d'amour entre le quartier et ce lieu, où l'on trouve à la fois une école de danse et une salle où se succéderont musique, chanson et théâtre», nous dit-il.

Depuis le début de juin, Gérard Violette a cherché à prendre contact avec les acteurs de la vie culturelle du 18e, associations, théâtres de l'arrondissement (dont les Théâtres du Grand Montmartre) avec lesquels un début de collaboration est amorcé. Mais, s'il se veut rassurant («Nous ne sommes pas vraiment en concurrence, tout succès théâtral retombe sur les autres théâtres»), il n'empêchera peut-être pas que la vieille quelle théâtre privé-théâtre subventionné se réactive à la lumière de ce nouveau théâtre portant dans son ombre... un Espace Acteur menacé.

Le 18 novembre, *L'épouse injustement soupçonnée* de Jean Cocteau (mise en scène de Jacques Nichet, jusqu'au 7 décembre) y sera la

première expression d'une programmation se voulant résolument plurielle. «*Notre fil rouge est le mélange des genres : Orient et Occident, auteurs connus et jeunes compositeurs, spectacles raffinés mais pour un large public*».

Après Cocteau, on trouvera à l'affiche Francesca Lattuada, l'Opéra de Pékin, Claude Brumachon, Charles Créange, Giovanna Marini, *Chambre d'amour* d'Arthur Adamov, *Snake-song/Le désir* (textes de Jan Lauwers, Huysmans, Lautréamont), *Macbeth* de Shakespeare adapté par Jan Lauwers, Mauro Gioia, Lambert Wilson chanteur, et un cycle de danses de l'Inde...

A ce jour, 18 000 places sont déjà vendues pour le seul Théâtre des Abbesses. Ce chiffre annonce des milliers de spectateurs... qui peut-être à cette occasion découvriront le 18e et la formidable dynamique théâtrale qui l'anime.

C.J.

□ 31 rue des Abbesses. Location commune Théâtre de la Ville-Théâtre des Abbesses, téléphone 01 42 74 22 77.

A l'Atelier La panne

de Friedrich Dürrenmatt, avec Darry Cowl, Claude Evrard, André Falcon, André Chaumeau, Stéphane Hillel, Nathalie Niel.

Une pléiade de vieux comédiens interprètent ces juristes cyniques et rusés à la retraite qui pour s'amuser «jugent» un quidam tombé en panne et réfugié chez l'un d'eux. Une comédie pas aussi innocente qu'elle en a l'air... Une bonne soirée en perspective.

M.S.

□ Jusqu'à la fin de l'année. Place Charles Dullin. 01 46 06 49 24

Au Théâtre de Dix-Heures Max de Bley

Ce polytechnicien, diplômé de Stanford, met un peu trop souvent en scène ses pairs de la «haute» dans des situations drôles parfois mais souvent sans surprises. Par contre, les sketches de la ballade en VTT et du chercheur d'indemnités sont d'un humour grinçant.

M.S.

□ Jusqu'à la fin de l'année. 36, bd de Clichy. 01 46 06 10 17

Au Montmartre-Galabru Jacques Le Levreur

Mathilde, 6 ans, notre critique de théâtre pour enfants, a vu Jacques Le Levreur, clown, poète, voyageur de l'imaginaire :

«J'ai aimé la fin parce qu'on voyait une forêt. Tout le monde attendait les sorcières ; moi aussi je pensais qu'il y aurait plein de sorcières qui allaient venir. Elles sont pas venues. On attendait aussi la dame avec les seins en pamplemousse, les fesses en citrouille et la tête en poire pour qu'elle vienne danser avec lui mais elle n'est pas venue.

«Il a trouvé de tout dans sa poubelle rouge, des lunettes des tambours : il dit que c'est un bébé. Moi j'aurais préféré que ce soit une poupée qu'il trouve. Mais ce que j'ai préféré qu'il trouve dans la poubelle, c'est l'argent. Et puis aussi le cœur en tissu rouge, et ça je vais te le dire à l'oreille, c'est parce que je l'aurais donné à mon amoureux.»

□ 4, rue de l'Armée d'Orient. Merccr. sam. 14 h, vendr. 10 h sur réservation. 01 42 23 15 85.

Les Parvis poétiques à la Halle St-Pierre Alain Serres

Chaque mois ou presque, l'association *Les Parvis poétiques* organise à la Halle St-Pierre une soirée littéraire : rencontre avec un ou plusieurs poètes ou romanciers, musique, vin. Mercredi 13 novembre, elle recevra Alain Serres, qui se décrit lui-

même : «Brillant élément à l'école maternelle, bon élève en primaire, très moyen au lycée, il devient instituteur en maternelle où il confirme son intérêt pour la pâte à modeler. Profitant de la sieste des petits, il décide de rattraper le temps perdu en essayant d'écrire tous les livres qu'il n'a pas lus étant enfant.» Alain Serres est donc un auteur de livres pour enfants, gais et imaginatifs. Parmi les 41 de son catalogue, citons *Moi j'ai peur* (éditions de la Farandole), suivi de *Moi je ris*, *Moi je suis amoureux*, ou les célèbres *Pastagum* (chez Gallimard), en collaboration avec Pef, qui ont donné matière à des pièces de théâtre et des dessins animés. Alain Serres a également écrit des chansons (trois disques parus) et, pour les parents, de la poésie.

□ 13 novembre à 19 h, 2 rue Ronsard. Pour contacter *les Parvis poétiques* et avoir leurs programmes : 76 rue des Martyrs, tél. 01 42 51 64 28.

Et aussi THÉÂTRE

■ **Arlequin poli par l'amour**, de Marivaux, à l'Espace Acteur, 14 et 28 novembre. 01 42 62 35 00.

■ **Juste un cri**, de Serge Ponelet, au *Lavoir moderne parisien*, du 18 novembre au 20 décembre. 01 42 52 09 14.

■ **Marie Stuart**, de Wolfgang Hildesheimer, au *Dix-Huit Théâtre*, du 12 novembre au 21 décembre. Tél 01 42 26 47 47.

■ **Roméo et Juliette**, idée originale et mise en scène du Nada-Théâtre, au *Dix-Huit Théâtre*, du 15 nov. au 21 déc. les vendredis et samedis à 19 h. 01 42 26 47 47.

■ **Piège**, d'après *La ronde de sécurité* de Guy Foissy et *Stand de tir* d'Israël Horowitz, au *Tremplin*, du 6 novembre au 29 décembre. 01 42 54 91 00.

■ **Fanfan la Tulipe**, opérette de Claude Dufresne et Guy Motta, au *Trianon*, jusqu'en décembre. 01 42 52 21 25.

■ **Georges Sand**, *Voyage vers l'idéal*, 15- 24 nov., lun. - sam. 20 h 30, dim. 16 h. **Victor Hugo**, *La fin de Satan*, 29 nov.-8 déc., mêmes heures. (Adaptation et mise en scène Jean-Marie Schmit.) Crypte du Martyrium, 11 rue Yvonne Le Tac.

MUSIQUE, CHANSON, DANSE

■ **Sapho** au *Trianon*, du 5 au 16 novembre. 01 43 43 38 60.

■ **Noche flamenca** à la *Halle St Pierre* avec le sextet de la danseuse **Herminia Rodriguez**. Les 22, 23, 29 et 30 nov. à 20 h 30 et 22 h. Places limitées. Réservations : 01 42 58 72 89.

■ **Fest noz** à l'*Elysée Montmartre* le 15 novembre à 21 h, avec les groupes bretons Arré Yaouank, Ti Jaz, Hastan et le bagad de Keriz. Réservations au 01 42 31 31 31. Autre fest-noz le 6 décembre.

■ L'ensemble **Carpe Diem** ponctue une visite de l'expo «*Passes de lumière*» à la *Halle St Pierre*, 21 nov. 19h30. Tél. 01 42 58 72 89.

■ **Stomp** à la *Cigale*, du 12 novembre au 1er décembre. 01 42 23 15 15.



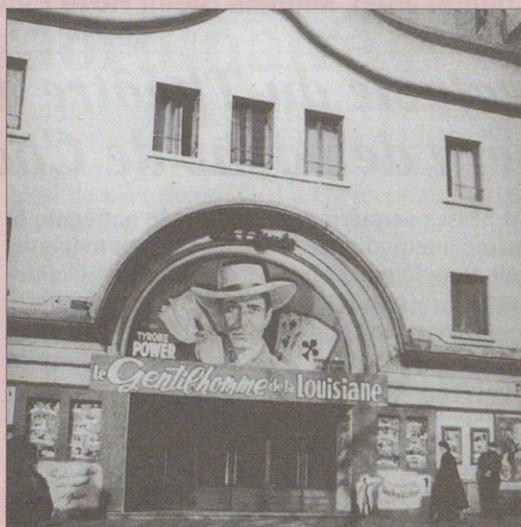
Sapho photographiée lors du festival «Le 18e tout un poème»

Thierry Nectoux

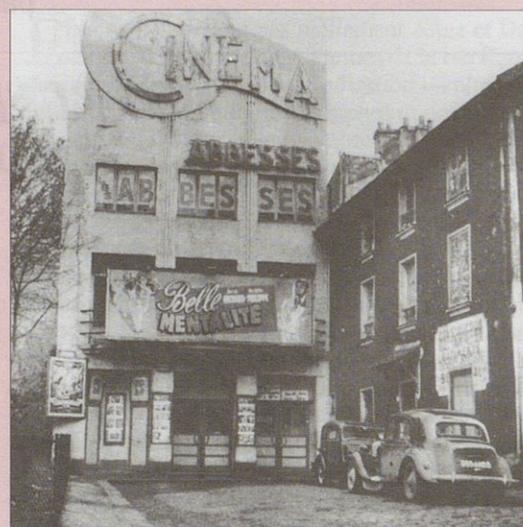
Que sont nos cinémas devenus ?



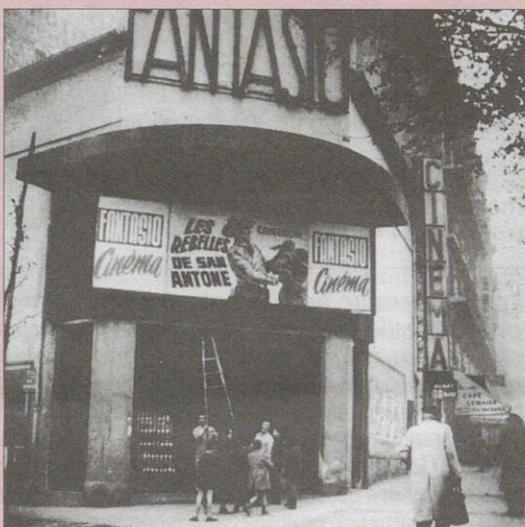
Le Capitole, place de la Chapelle



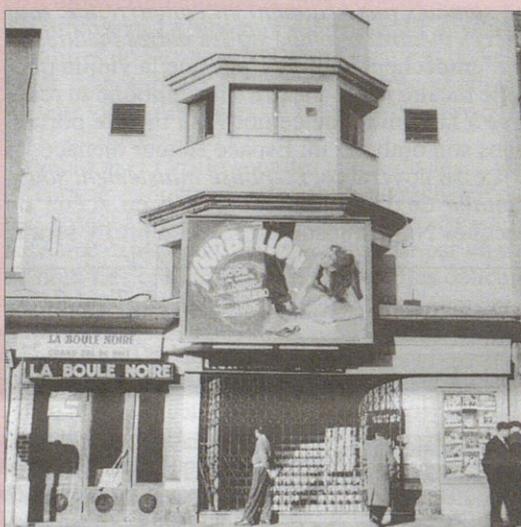
La Cigale, 120 bd Rochechouart



Les Abbesses, place des Abbesses



Le Fantasio, 96 boulevard Barbès



Le Montmartre Ciné, 114 bd Rochechouart



Le Nouveau Cinéma, 125 rue Ordener

En 1955 il y avait 32 cinémas dans le 18e, et 29 en 1965. Il y en avait encore 16 en 1985 (et, comme certains étaient des complexes multi-salles, cela faisait 31 salles).

Tous n'ont pas disparu sous les coups des bulldozers ou des transformations mercantiles. Il reste, rue Tholozé, le vétéran, le Studio 28, qui tire son nom de son année de naissance, et place Clichy les huit salles du Pathé-Wepler (qui s'appelèrent autrefois Paris-Soir-Clichy et Select-Pathé). Plusieurs autres ont survécu comme salles de spectacle, à l'exemple de la Cigale, du Trianon, ou du Divan du monde qui occupe la sal-

le où vécut le cinéma Amsterdam-Pigalle.

Hélas, tous les temples de l'image n'ont pas eu ce destin ! La plupart ont été détruits. Au lieu des salles aux noms évocateurs de luxe et de rêve, le Marcadet-Palace (dont Robert Sabatier parle dans son roman *les Allumettes suédoises*), l'Ordener-Palace, le Fantasio (boulevard Barbès), le Palais Rochechouart, le Mont-réal (rue Marx Dormoy), le Capitole (place de la Chapelle) se dressent des immeubles modernes sans charme dont les rez-de-chaussée sont occupés par des boutiques. Qui reconnaîtrait, à la place du Castorama de la place Clichy, le Gaumont-Palace qui fut à un

moment la plus grande salle de cinéma du monde ? Qui imaginerait un écran derrière le Frio rue Marcadet, l'Edi rue Ordener, le Codec boulevard Ornano ou le Franprix rue de la Chapelle ? Chaque quartier, presque chaque rue avait sa salle et son public...

Parfois une enseigne désuète, comme au Clignancourt-Palace (78, boulevard Ornano), ou une façade, comme au 7, rue Marx Dormoy ou au 43, boulevard Ornano, rappelle la destination première du lieu. Au 34, boulevard Barbès, le magasin Kata (chaussures en soldes) a eu la jolie idée de conserver à l'intérieur la scène de l'ex- Barbès-Palace.

Sur le boulevard de Clichy, qui a compté jusqu'à dix salles, les cinémas aux noms de voyage, Colorado, Mexico, Agora sont devenus des salles réservées à la présentation et à la vente de cassettes X. Autre lieu, autre destin, unique en son genre celui-là : un des rares cinémas de la Goutte d'Or, le Myrha Palace, est devenu l'Eglise du Nazaréen, en gardant le balcon d'origine et la façade plate du cinéma.

Pour les amateurs de vieilles salles, il y en a encore une qui cherche une nouvelle vie : le Ritz, 8 boulevard de Clichy, qui projetait il n'y a pas si longtemps encore des films de karaté, affiche tristement 750 m² à vendre. Avis aux amateurs !

Danielle Fournier

Noël Monier



- Les six photos du haut sont extraites d'un reportage réalisé en 1953 pour Henri Langlois, directeur de la Cinémathèque française.
- Ci-contre : le Barbès-Palace (34 boulevard Barbès) en 1984. Cette salle est aujourd'hui un magasin de chaussures, à l'intérieur duquel a été conservée la scène du cinéma. C'est à voir.
- A lire : *Les cinémas de Paris 1945-1995*, édité par la Délégation à l'action artistique de la Ville de Paris.